

VENDREDI 4 NOVEMBRE 2005

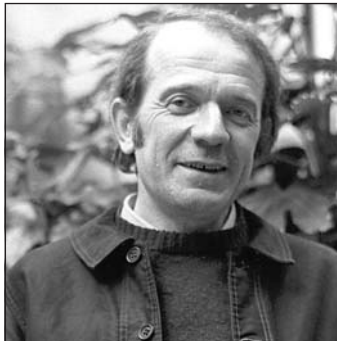
LITTÉRATURES

Redécouvrir
Marcel Moreau ;
François Nourissier ;
Philippe Djian ;
Christophe Donner ;
Pages III, IV et VIII

La farouche liberté
de Salman Rushdie ;
Agustina Bessa-Luis ;
rencontre avec
Orhan Pamuk

LIVRES DE POCHE

Présence
de Gérard de Nerval,
mort il y a 150 ans ;
Les premiers romans
de Joris Karl Huysmans
Page V



PHILOSOPHIE

GILLES DELEUZE

Dix ans après sa disparition, l'auteur de « Logique du sens » et de « L'Anti-Œdipe », météore discret de son vivant, reste le penseur vélocé de tous les dehors
Pages VI et VII

Le cauchemar de Shozo Numa

Roman-culte au Japon, « Yapou, bétail humain », traduit pour la première fois en français, mêle sadomasochisme et science-fiction dans une fresque hantée par les fantasmes de supériorité raciale et de soumission sexuelle

■ Philippe Pons



Planche extraite du quatrième tome de la version manga de « Yapou, bétail humain ». Dans la bulle de haut de case, le texte dit : « Serait-il une espèce de sous-homme ? »

Qui est Shozo Numa ? « Un homme étrange » répond, laconique, celui qui s'est longtemps caché derrière ce pseudonyme. Frêle silhouette, cheveux d'un blanc immaculé, geste doux et parole posée, Shozo Numa, né en 1926, fut pendant des décennies une figure invisible de la littérature japonaise en dépit du succès de son roman-fleuve *Yapou, bétail humain*, qui paraît pour la première fois en traduction. Publié en feuilleton à partir de 1956, ce roman défraya la chronique dès sa parution. C'est l'un des grands textes – en tout cas le plus connu – de la littérature masochiste du Japon de l'après-guerre. Applaudi par Yukio Mishima et une partie de la critique, le livre fut dénigré ou honni par d'autres. L'extrême droite proféra même des menaces à l'égard de l'auteur pour son irrévérence vis-à-vis de l'empereur. *Yapou* s'est vendu à plus de 1 million d'exemplaires dont 500 000 en livre de poche, et vient d'être adapté en bande dessinée. Contrairement à Léopold von Sacher-Masoch, le rapport maso-

chiste ne s'instaure pas ici entre deux individus mais entre des races et il prend la forme d'un système de domination. S'inspirant de la littérature du voyage fictif, nourri de science-fiction, Shozo Numa entraîne un jeune couple, formé d'une Allemande et d'un Japonais, pour un voyage dans le temps qui

Ce roman est marqué par une époque : l'humiliation de la défaite et la parole retrouvée après l'oppression du régime militaire

les mènera dans un lointain « XI^e siècle » au royaume EHS. Dominé par une noblesse blanche et régi par les femmes, cet Etat réduit les Yapous (néologisme qui par glissement – Yapan, Japan –, désigne les Japonais) à la situation de « bétail intelligent » destiné à satisfaire les

désirs de celles-ci, après avoir reçu le « baptême de l'urine ».

Écrit au milieu des années 1950, ce roman est marqué par une époque : l'humiliation de la défaite et la parole retrouvée après l'oppression du régime militaire. A une littérature de la déchéance qui fut un courant de l'immédiat après-guerre, Numa ajoute la détestation de soi des Japonais vaincus et le complexe d'infériorité raciale qu'il leur prête vis-à-vis des Blancs. « Adolescent, j'ai fait en Chine l'expérience d'une excitation sexuelle par les tourments que me faisait subir une femme et après la défaite j'ai éprouvé cette même exaltation à voir le Japon humilié par les Blancs et contraint de se plier à leur "humanisme". »

D'autres auteurs du lendemain de la guerre ont également inscrit le rapport masochiste dans la subordination raciale : dans ses souvenirs, Yuji Aida raconte ainsi l'histoire d'une gardienne blanche d'un camp de prisonniers japonais qui se promenait nue devant eux. Le cinéaste Nagisa Oshima renversa ce rapport : c'est le geôlier japonais qui humilie le prisonnier anglais dans *Furyo*. Derrière cette première lecture du texte de

Numa, il y en a une autre : à travers la soumission du vaincu, Numa se veut iconoclaste. Il se livre à une critique sans ménagement du Japon impérial et ridiculise les mythes nationaux fondateurs : ainsi, dans le second tome à paraître, la déesse solaire Amaterasu (la « Grande divinité éclairant le monde »), ancêtre de la lignée impériale, devient elle sous sa plume Anaterasu (ana signifiant « anus ») : en d'autres termes, la « Grande divinité éclairant l'anus ».

« Dès l'enfance, l'existence supposée divine de l'empereur m'a troublé : cela signifie qu'il ne défèque pas ? Je me suis toujours demandé si en tant que soldat j'aurais pu mourir en criant "Vive l'empereur !" », dit Numa. Il n'y a chez lui aucun engagement politique mais un rejet radical, viscéral, du tabou. « Sade et Masoch se situaient dans un univers occidental marqué par les interdits chrétiens. Ici, la religion est tolérante en matière sexuelle. Et je pouvais donner libre cours à mon imagination. Le seul vrai grand tabou est le système impérial, commente-t-il. Il y a dans le masochisme une ironie salubre, un renversement de la domination par la dérision. Qu'est-ce que le Japon ? Regardez sa situation géographique et culturelle : il naît du sperme éjaculé par le pénis coréen de parents qui sont l'Inde et la Chine. »

Par cette dérision, Numa se rapproche de Sacher-Masoch ou de Sade qui, à suivre Gilles Deleuze dans sa *Présentation de Sacher-Masoch* (1), renverse la Loi en ne lui reconnaissant qu'« un pouvoir usurpé dans la complicité des esclaves et des maîtres » pour montrer l'arbitraire et la férocité de la mascarade. « Il y a dans la félicité du faible, dans sa jouissance "amoral", une critique de l'éthique admise qui inverse la dynamique du monde à dominante sadique : chargé d'immondices, piétiné, le dominé devient invulnérable car il sait qu'il n'est pas vaincu », enchaîne Numa.

Contrairement à Sacher-Masoch, allusif dans ses descriptions, Numa fait preuve d'une débauche imaginative associée à une abondance de détails obscènes : de la machine à jouissance féminine, qu'il nomme le « cunnilingue », aux scènes scatologiques en passant par des atrocités contées par le menu. Le texte abonde en longs développements pseudo savants parfois lassants. Feinte érudition ou là encore parodie ?

Il existe dans la littérature classique japonaise un fil masochiste mais il ne se constitua jamais en courant. On trouve des scènes relevant de cette perversion chez des romanciers comme Saikaku (1642-1693), le grand maître du fantastique Rampo Edogawa (1894-1965) ou, plus proche, Junichiro Tanizaki (*Journal d'un vieux fou, Tatouage*). Mais Shozo Numa est le premier à avoir fait de la soumission le thème d'une œuvre. Dans un clin d'œil adressé à celui dont on assimila le nom à une pratique, il nomma son héros Sebe Rini-

chiro (Sebe venant « Séverin » prénom du héros de la *Venus à la fourrure* de Sacher-Masoch). Mais les grandes composantes des pratiques de Sacher Masoch (le contrat, la formation de la dominatrice, le fétiche) ne sont qu'esquissées. « Elles sont là mais en filigranes », dit l'auteur.

Lorsqu'il publia *Yapou* en feuilleton dans la revue sadomasochiste *Kitan Club*, de telles publications étaient plus que confidentielles. Les lieux de rencontres SM étaient aussi. Il en existe aujourd'hui pléthore dans les villes nippones où les fantasmes sont à l'enca. L'une d'entre elles, dans le quartier nocturne de Shinjuku, porta même le nom « Yapou Club »... « Je ne fréquente pas ce genre d'endroits : ils sont pour des amateurs. Moi je suis un homme des "rues de derrière" » dit ce grand nihiliste, aussi serein que solitaire, qui rejette toute appartenance à gauche comme à droite mais se sent en communion avec les victimes – quel que soit leur bord.

(1) Editions de Minuit, 1967.

YAPOU, BÉTAIL HUMAIN
volume 1,
de Shozo Numa.
Traduit du japonais
par Sylvain Cardonnel,
éd. Désordres-Laurence Viallet,
430 p., 24 €.

APARTÉ

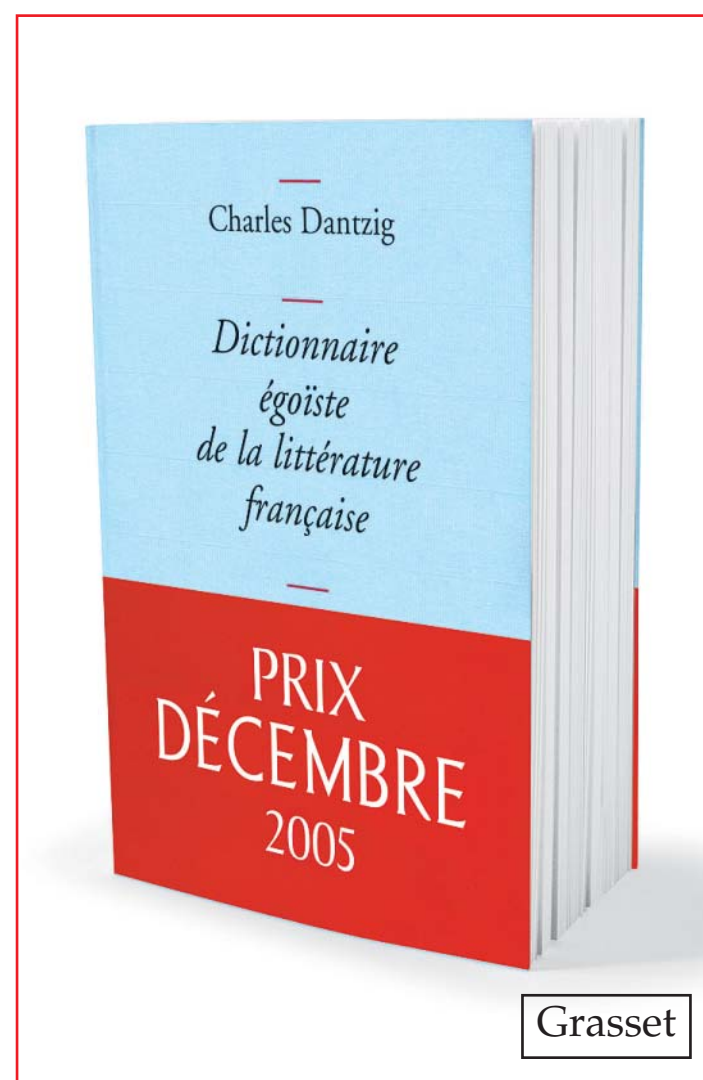
Le plan Fields

RÉÉDITION d'un ouvrage jadis paru sous le titre *Votez pour moi*, mais dans une traduction nouvelle de Sylvain Goudemare qui restitue la saveur de l'original, ce petit volume tombe à pic. Alors que s'approche la date fatidique de la présidentielle, que les appétits politiques s'aiguisent et s'exposent, *Votez Fields !* est une œuvre de salubrité publique (1). Car le texte proposé ici par le formidable comédien burlesque n'est rien de moins qu'un programme électoral destiné à le porter à la présidence des Etats-Unis.

Se proclamant – non sans raisons, il suffit de revoir *Passez muscade* pour s'en convaincre – « l'un des plus grands génies comiques de tous les temps », il ne montre pour la fonction convoitée nulle révérence (« La moitié des cinglés de ce pays se présente à ce poste »). Il évoque plutôt avec émotion un souvenir familial : « Même aujourd'hui je peux me rappeler comment Papa avait l'habitude de dire : "Je préfère rester correct plutôt qu'être président". D'une façon prosaïque, c'est certainement la raison pour laquelle il échappa à la Maison Blanche pour finir dans une maison d'arrêt. »

Jacques Baudou
Lire la suite page VIII

(1) 96 pages, 12 €.



Le Cheyne éditeur fête ses 25 ans

Et si le livre pouvait échapper aux enjeux du marché de la consommation, avec ses prix de saison et la perspective du pilon ? C'est le pari qu'ont fait depuis vingt-cinq ans Martine Mellinette et Jean-François Manier en fondant Cheyne éditeur, maison vouée à la littérature contemporaine – à la poésie notamment. Un pari fou en apparence, puisque tenté depuis une localité perdue du Massif central, en lisière des monts d'Ardeche, au Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire). Investir une école rurale tout juste désertée – la dernière leçon de morale était encore au tableau noir – pour y installer un atelier de typographie (de la conception au brochage, tout se fait dans les lieux) ; décliner au fil des ans un catalogue riche de 250 titres ; convier sous le marronnier de l'ancienne cour de récréation poètes et amateurs de poésie chaque été depuis 1992 pour des « Lectures sous l'arbre » dont le succès ne se dément pas : cela pourrait suffire pour imposer Cheyne comme une adresse exceptionnelle.

Mais il serait dommage que tous ceux qui n'ont pour l'heure pas fait

le voyage du Chambon ignorent la magie de ces moments de poésie partagée. Aussi le Centre Pompidou accueille-t-il le vendredi 4 novembre à 19 h 30, dans la petite salle, la lecture que Philippe Avron, accompagné par le flûtiste Yves Charpentier, donnera de textes de Danielle Bassez, David Dumortier, Reiner Kunze, Jean-Pierre Siméon et Hubert Voignier. Un rendez-vous sobre, à l'image d'une maison qui peut pourtant se prévaloir, depuis cet automne, d'un succès de librairie stupéfiant. *Matin brun*, le texte aussi bref que cinglant de Franck Pavloff, a en effet franchi la barre du million d'exemplaires vendus, six ans après sa parution. Quinze traductions plus tard (dont l'occitan, le catalan ou l'espéranto, comme le japonais et le coréen), doit-on se réjouir d'un tel succès ou s'inquiéter qu'une telle voix soit si universellement d'actualité ?

C'est le type de doute que partagent tous ceux, auteurs comme lecteurs, que Cheyne a su enrôler sous sa bannière. « *Mais, sans la loi Lang, on n'existerait pas* », tempère Manier. Modeste toujours.

Philippe-Jean Catinchi

La scène est très « BD ». Samedi 29 octobre, dans un restaurant de Saint-Malo où des auteurs fêtaient la 25^e édition de Quai des bulles, festival de bandes dessinées de la cité corsaire qui a eu lieu du 28 au 30 octobre, le dessinateur-scénariste wallon Joe G. Spinelli s'est retrouvé coincé dans les toilettes ! Inaudible, il a crayonné un appel au secours glissé sous la porte : « *Je suis enfermé, prévenez le patron (Monsieur Jean)* ». Armé de sa clef à molette, le patron du restaurant a démonté l'huis pour libérer l'infortuné auteur, qui a dû ensuite se débarrasser des effluves de parfum d'ambiance...

L'incident a beaucoup fait rire à Saint-Malo, et en a rappelé d'autres aux anciens : les grandes marées qui, en 1981, avaient isolé le Palais du Grand Large, abri des quelques auteurs venus pour la première édition du festival ; le désarroi de Pichon, dessinateur d'humour venu dédicacer ses albums mais contraint à se croiser les doigts, ses livres ayant été oubliés à Paris par son éditeur. « *La mésaventure de Joe nous a incités à créer un nouveau prix récompensant l'histoire la plus foireuse du*

festival : le "prix Spinelli" ou "clef à molette" », confie Alain Goutal, dessinateur de BD et coorganisateur de Quai des bulles. Il devrait s'ajouter aux trois prix traditionnellement attribués. Cette année, ils ont récompensé Olivier Vatine (*Aqua-blue*, éd. Delcourt), Emile Bravo (*Les Epatantes Aventures de Jules*, éd. Dargaud) et Obion (*Le Déserteur*, éd. Delcourt).

VENTS ET MARÉES

Il n'existe pas de geste écrite de Quai des bulles recensant anecdotes, péripéties et succès. Deuxième manifestation de BD en France, après Angoulême, par sa réputation et sa fréquentation (35 000 visiteurs pour cette édition anniversaire), le festival lancé en 1981 par un trio d'amateurs de BD – Jacques Plouët, Christine Génie et Jean-Pierre Porcher – épaulés par Jean-Claude Fournier (*Spirou, Bizu, Les Crannibales...*) a connu vents et marées. Il a été baptisé Quai des bulles en 1992, s'affranchissant ainsi de la tutelle d'Etonnants Voyageurs, le festival de littérature créé en 1990 par Michel Le Bris, qui l'avait annexé. « *Il y a*

eu un vent de révolte des auteurs BD, ça a soufflé très fort ! Puis tout le monde s'est rabiboché », remarque un témoin d'alors.

Depuis ses origines, Quai des bulles a maintenu sa convivialité, sa bonhomie, ses rituels (les dîners de fruits de mer, gargantuesques ; la remise de prix rigolarde, longtemps hébergée par l'hôtel France et Chateaubriand) et son estampille bretonne. « *Après l'Île-de-France, la Bretagne est la région qui compte le plus d'auteurs de BD, deux cents, note Alain Goutal. Mais Saint-Malo n'a rien de cocardier. Au contraire, il prône le métissage et la transmission.* » Le festival collabore avec ceux d'Aix-en-Provence, Laval, Audincourt... Avec un budget annuel de 425 000 euros, le soutien indéfectible de la ville de Saint-Malo, l'énergie de ses bénévoles, et malgré la pingrerie de la DRAC (3 000 euros de subvention), Quai des bulles accueille des auteurs grand public et des aventuriers du graphisme. On a ainsi pu voir, au fil des ans, des expositions scénarisées de Will ou Sergio Toppi, Alex Barbier ou Jean-Pierre Gibrat, Bernard Ciccolini ou André Juillard, etc. Pour célébrer la vingt-cinquième

édition de son « festival de BD et de l'image projetée », la cité corsaire a offert au public des « remparts d'images », projection nocturne sur le mur du château d'affiches et de cartes postales dessinées depuis vingt-cinq ans, et de nombreuses expositions.

On a pu admirer les dessins des rochers fantastiques de la pointe de Pern, à Ouessant ; ceux de Bruno ou Lauffray ; l'exposition de David Prudhomme (*Ninon secrète*) ou celle dédiée à la délirante « Sœur Marie-Thérèse des Batignolles », héroïne créée par Maëster pour *Fluide glacial*, où figure un nu étonnant ; ou encore « Le temps des copains », émouvante galerie d'auteurs disparus : Alain Bignon, Guy Vidal, Jacques Lob, Jean-Claude Forest... Mais c'est l'exposition consacrée jusqu'au 13 novembre à Jean-Jacques Sempé qui remporte les suffrages du public et des 310 auteurs de BD et illustrateurs présents. Les dessins doux-amers du « père » du *Petit Nicolas* et ses « unes » aquarellisées du *New Yorker*, exposés à la chapelle Saint-Sauveur, font rêver, réfléchir et sourire.

Yves-Marie Labé

L'ÉDITION FRANÇAISE

Bernard Wallet retrouve Verticales

Au terme d'un accord intervenu entre Gallimard et le groupe La Martinière-Le Seuil, l'éditeur Bernard Wallet peut reprendre le nom de la maison d'édition qu'il avait créée en 1997, Verticales. Depuis décembre 1999, cette maison était une filiale à 100 % du Seuil. En février, Bernard Wallet annonçait sa démission du nouveau groupe et rejoignait Gallimard. Dans un premier temps, La Martinière-Le Seuil avait refusé de céder le nom. En conséquence, les livres étaient sortis en septembre sous la marque Phase 2-Gallimard. Après cet accord, par lequel Gallimard récupère le fonds et les stocks, Bernard Wallet publiera les trois livres annoncés pour janvier 2006, sous la marque Verticales. Antoine Gallimard s'est déclaré heureux de ce dénouement, qui, avoue-t-il, n'a pas été facile à obtenir. « *Bernard Wallet représente un certain sillon de l'édition, comme L'Arbalète de Marc Barbezat à son époque. Il est bon que cette marginalité soit préservée* », a ajouté le PDG de Gallimard.

■ **PRIX.** Le 4^e prix Centre Pompidou pour la philosophie a été attribué à François George Maugarlone pour son livre *Le Concept d'existence. Deux études sur Sartre* (éd. Christian Bourgois). Créé par la philosophe Cynthia Fleury, ce prix est doté d'une somme de 6 000 euros. Le prix Jean-Giono a été attribué à Danièle Sallenave pour *La Fraga* (Gallimard), et le prix Mac-Orlan à François Vallejo pour *Le Voyage des grands hommes* (éd. Viviane Hamy).

LE NET LITTÉRAIRE AVEC **Le Monde.fr**

Chaque semaine, « **lemonde.fr** » propose aux lecteurs du « **Monde des livres** », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

En Quinopanorama

<http://www.quino.com.ar>
<http://www.mafalda.net/>

Pas de fil d'argent dans la brune chevelure de Mafalda, personnage central de la bande dessinée créée par l'Argentin Quino. Pas la moindre érosion de son regard intransigeant posé sur la marche du monde et ses conflits, la crise politique que traversa l'Argentine des années 1966-1973, les travers humains ou encore les atteintes à l'environnement. A 41 ans et avec douze albums en français à son actif, Mafalda demeure une « héroïne de notre temps », comme l'écrivit Umberto Eco en 1969.

Plusieurs sites dédiés à la contes-taire en herbe coexistent sur la Toile, le plus complet étant indéniablement le site officiel de Quino, traduit en cinq langues. Seule sa version espagnole publie toutefois une

sélection de planches et de réparties cultes. L'internaute appréciera la biographie du dessinateur, certes dans un français approximatif, mise en regard du contexte historique, ainsi qu'un entretien bâti sur les questions les plus posées à l'auteur. On y apprend que l'artiste préfère l'encre et le papier à l'ordinateur, qu'il n'aime « *pas trop* » ses dessins, qu'il est un lecteur « *dispersé* » ou encore qu'« *arrêter de dessiner Mafalda a été une idée intelligente* ». Ce qu'il fit en 1973, date des premiers pas français de Mafalda, aux éditions Jacques Glénat.

Place enfin aux visuels sur [mafalda.net](http://www.mafalda.net) avec les couvertures des albums originaux et leurs pentadants à travers le monde ou encore une étude typologique des protagonistes.

**Marlène Duret
lemonde.fr**

24^e édition de la Foire du livre de Brive-la-Gaillarde

La manifestation, qui se tient du 4 au 6 novembre, sous la présidence d'Abdou Diouf, mettra, cette année encore, l'accent sur la francophonie, avec le thème de « *l'emploi de la langue française en France et dans le monde, et (...) les transformations que la vie courante, culturelle, scientifique ou médiatique lui font subir !* » ; un hommage sera rendu à Léopold Sédar Senghor, pour le centième anniversaire de sa naissance (rens. : www.foiredulivre.net)

■ **LE 4 NOVEMBRE. A Paris**, colloque de l'Institut d'études de l'islam et des sociétés du monde musulman (IISMM), « *L'Orient : entre subversion et renouvellement* », avec des tables rondes sur la poésie turque, kurd, persane et afghane (à 9 heures à l'Ehess, 96, boulevard Raspail, 75006 ; rens. : 01-53-63-02-40).

■ **LES 4 ET 5 NOVEMBRE. SARTRE. A Paris** à l'Institut catholique, colloque « *Sartre : la culture de l'autre et l'autre culture* » (de 9 heures à 16 h 30 le 4, et de 9 heures à 12 h 15 le 5 ; 21, rue d'Assas, 75006 ; rens. : 01-44-39-52-64).

■ **LES 4 ET 5 NOVEMBRE. ROMANTISME. A Paris**, à l'École normale supérieure, colloque « *Lumières, révolution, romantisme : orientations de la recherche sur la littérature, la langue et la civilisation françaises et francophones* » (à 9 heures, salle Dussane, 45, rue d'Ulm, 75005).

■ **LES 4 ET 5 NOVEMBRE. A Paris**, colloque consacré aux « *Stéréotypes et prototypes nationaux en Europe* », organisé par le Forum des langues européennes (à l'Institut hongrois, 92, rue Bonaparte, 75006 ; rens. : www.forumdeslangues.net).

« Série noire », la retraite à soixante ans

LES OPTIMISTES vous diront que pour célébrer dignement son soixantième anniversaire, la « Série noire » vient de s'offrir un nouveau format, une nouvelle présentation et une nouvelle ligne éditoriale. Les pessimistes qu'elle vient de se saborder. Ce qui est certain, c'est que la célèbre collection policière que Jacques Prévert baptisa en 1945 en s'inspirant des gros titres des journaux, qui évoquaient ces journées une série de catastrophes aériennes, vient de changer d'aspect d'une manière si radicale qu'elle est devenue méconnaissable.

Bien sûr, depuis *La Môme vert-de-gris* de Peter Cheyney, le premier volume de la collection créée par Marcel Duhamel, la présentation a évolué. Les couvertures noires se sont ornées d'un liseré blanc, puis jaune, puis de nouveau blanc, enfin d'une photographie en pleine page. Le format aussi s'est un peu modifié mais sans jamais quitter l'aspect originel d'une collection de poche.

Désormais les livres seront publiés en grand format sous une jaquette plus grise que noire et avec une couverture illustrée d'une photographie au bas de laquelle on peut lire la men-

tion « inédit Série noire Gallimard » en lettres jaunes et blanches.

La page de garde s'orne toujours de la mention « Collection Série noire, créée par Marcel Duhamel » mais ne signale plus les parutions du mois en cours. Dirigée par Aurélien Masson, qui était le plus proche collaborateur du directeur de la « Série noire », Patrick Raynal, avant que celui-ci ne parte chez Fayard, l'an dernier, la collection prévoit de se recentrer sur les auteurs américains et français, avec tout de même une petite incursion du côté des nordiques.

IMAGE BROUILLÉE

Les deux nouveaux titres qui paraissent en octobre, *King Bongo* de Thomas Sanchez et *Dr Jack* de Norman Green, ne portent plus comme autrefois un numéro de série. La collection qui a fait connaître en France tous les grands auteurs américains de romans noirs, qui a vu l'éclosion du « néo-polar » français et célébrait il y a quelques années en grande pompe son numéro 1000, 1 275 âmes, de Jim Thompson, puis son numéro 2000, *La Bête et la Belle*, de

Thierry Jonquet, avant de fêter en 1995 son demi-siècle d'existence et ses 2 500 titres.

Que s'est-il donc passé ces dix dernières années ? D'abord la plus prestigieuse collection policière de l'édition française a vu se développer autour d'elle une concurrence sévère et surtout son image s'est brouillée au sein même de la maison Gallimard. Entre une collection policière en grand format, « la Noire », et une collection de poche, « Folio policiers », sa place était devenue ambiguë. Assimilée au poche par le format mais ne publiant pratiquement que des inédits, elle était affligée en outre d'une réputation d'élitisme qui en rendait la diffusion plus difficile.

On ne la trouvait pas en kiosque ou dans les rayons des grandes surfaces au même titre que les collections de poche, ce qui rendait de plus en plus aléatoire sa rentabilité.

Bonne chance donc à la nouvelle « Série noire » et avis aux collectionneurs : hâtez-vous de rafler en librairie les derniers bijoux de la vieille dame indigne, ces petits volumes noirs et blancs que l'on ne trouvera plus bientôt que chez les brocanteurs.

Gérard Meudal

AGENDA

res à 17 heures à la médiathèque intercommunales, rue Saint-Cloud ; rens. : 03-26-63-52-63).

■ **LES 5 ET 6 NOVEMBRE. ILLUSTRATION. A Saint-Priest (69)**, 6^e édition du Salon de la petite édition et de la jeune illustration, avec les ateliers d'illustrations animés par Béatrice Alemagna, Barroux, Anne Bertier, He, Charlotte Mollet, et l'exposition « *Bestiaire* », de Karin Stangl, dans le hall du château, rue de l'Égalité (rens. : 04-78-21-79-14).

■ **LES 4, 5 ET 6 NOVEMBRE. POLAR. A Cannes (06)**, le Festival du polar accueille notamment Piergiorgio Di Cara, Fred Vargas, Michel Boujut, Caryl Ferey, Marc Villar, Chantal Pelletier et Jean-Bernard Pouy, et propose un grand jeu : « *Enquête dans la ville* », à partir d'une énigme élaborée par Jean-Bernard Pouy (sur l'esplanade de la Pantiero).

■ **LE 5 NOVEMBRE. POÈTES. A Paris**, soirée inaugurale de l'association Les Poètes à Paris, d'Yvan Tetelbom, dont le but est de promouvoir la poésie à travers des rencontres artistiques et culturelles, avec entre autres, la programmation d'un festival en 2006-2007. Cette première soirée abordera le thème « *La poésie en tant que langue de la paix* ». Des comédiens diront des poèmes d'auteurs israéliens et palestiniens (à 18 heures au « *Lieu Dit* », 6, rue Sorbier, 75020 ; rens. : yvan.tetelbom@wanadoo.fr ou 06-14-32-18-36).

■ **LE 5 NOVEMBRE. « 1914-1918 ».** Dans Suippes et sa région (51), Journée du livre 1914-1918, pour la commémoration du 90^e anniversaire des batailles en Champagne et Argonne, avec débats, rencontres et dédicaces d'auteurs (de 10 heu-

L'écriture à bras-le-corps

Un inédit et la réédition de quatre romans de Marcel Moreau, accidenté miraculeux de la littérature

QUINTES, L'IVRE LIVRE, SACRÉ DE LA FEMME, DISCOURS CONTRE LES ENTRAIVES, de Marcel Moreau. Denoël, « Des heures durant », 750 p., 29 €.

NOUS AMANTS AU BONHEUR NE CROYANT... de Marcel Moreau. Denoël, 152 p., 16 €.

Dans la catégorie des possédés du verbe, Marcel Moreau occupe depuis plus de quarante ans la place de l'accidenté miraculeux. Etre né fils d'ouvrier, en 1933, dans la région minière du Borinage en Belgique, avoir quitté l'école à 15 ans, après la mort du père, avoir exercé des emplois ingrats et ineptes sous la férule d'une mère abusive, tout cela semblait interdire non seulement un destin d'écrivain, mais jusqu'à l'idée même d'un tel avenir possible. S'il dévorait Zola, Dostoïevski ou Nietzsche, l'adolescent n'imaginait pas échapper un instant à cette condition, déjà imprévue, déjà enviable, de lecteur forcené. Il tentait bien d'arracher quelques mots, quelques phrases, quelques bribes langagières à l'interminable nuit qui cadennait son existence, mais c'était une tentative de damné, un exercice au forceps, un enfantement qui pensait ni jamais voir le jour.

Pourtant, page après page, dans la douleur, il sortait littéralement de lui les orages, les fureurs, les désirs si longtemps brimés, bridés, blessés, pour les jeter dans un livre creuset, un livre volcan, un livre au comble de l'exaspération.

Là il s'en prenait frontalement, comme s'il agressait une entité palpable et sensible aux coups, à cette « réalité qui joue aux arpenteurs autour de l'homme et lui dicte ses mesures ». Avec la prodigalité d'un sans-le-sou ou l'inconscience d'un affamé qui donne sa main, sa rate et son cœur à manger au premier venu, Moreau se livrait et amorçait une effraction pareille à une sujétion ardemment consentie. L'écriture se révélait soudain le refuge et le gouffre, l'échappée et le miroir, le sang et le ciel : la naissance où renaître sans fin.

Contre toute attente, *Quintes*, ce roman composé à la manière d'un sauve-qui-peut, suscita l'enthousiasme de Simone de Beauvoir, de Jean Paulhan et d'Alain Jouffroy. L'auteur en resta plus abasourdi que grisé, humblement persuadé qu'il s'agissait d'un « accident », à défaut d'une méprise. Cependant, pour être sans vanité, le monstre ne s'en trouvait pas moins à pied d'œuvre désormais, avec une fringale énorme et une soif si inventive qu'elle naufrageait toutes les ivresses. A peine reconnu, et en quelque sorte estampillé « écrivain », Moreau allait aussitôt déborder du cadre, dériver furieusement de livre en livre comme s'il était à la fois le navire et l'océan.

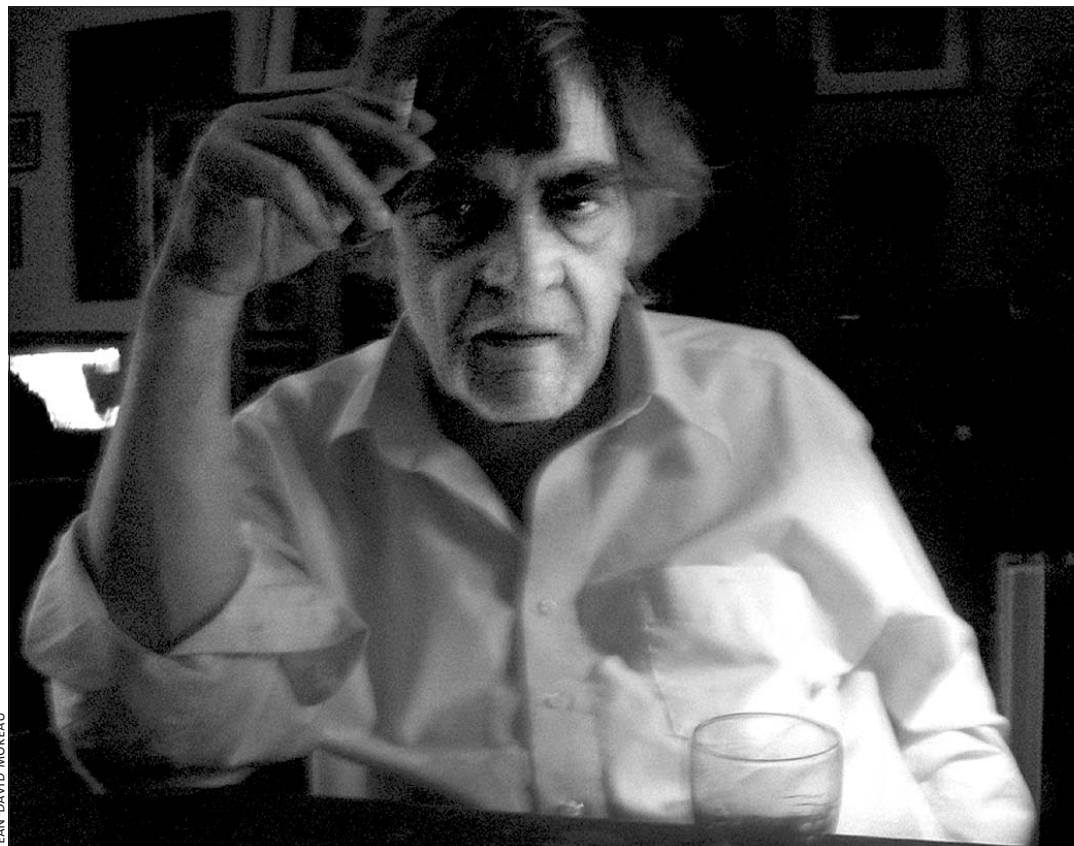
Il confiait ainsi à Anaïs Nin : « Ce n'est pas assez que l'écriture soit un chant, encore faut-il qu'elle nous intoxique, qu'elle nous drogue, qu'elle provoque chez le lecteur ces somptueuses titubations sans lesquelles il n'est point d'extrême découverte. Mon but est d'inonder de vin le langage de France, d'écri-

re un livre qui se boive, qui se danse plus qu'il ne se lise. » Et ce but, Moreau l'a si fastueusement poursuivi qu'il en a étourdi et submergé plus d'un. Autant de récits menés à bride abattue, autant de passions qui mettent le tumulte entre extase et torture, autant de corps en majesté et d'âmes en sueur, comment suivre les pages par milliers d'un galop si effréné dans la vie et les mots ?

La réédition chez Denoël de quatre volumes publiés jadis par Marcel Moreau chez Buchet-Chastel et Christian Bourgois a immédiatement force de réponse. *Quintes, L'ivre Livre, Sacré de la femme, Discours contre les entraves*, proposent un parcours que les titres, à eux seuls, suggèrent, et qui est une fête, une fièvre, un festin de rythmes et d'odeurs, de jubiliations et d'effrois, d'insurrections et d'enchantements. Jean Dubuffet, dans l'une de ses lettres données en postface, énumère, avec la verve ferroviaire qui n'appartient qu'à lui, l'ensemble des sensations qui saisissent tout lecteur consentant : « J'ai reçu le livre en pleine poire, on a de la peine à s'en remettre. Une transe frénétique. Tous les gonfs sautés par le mouvement de l'hélice. Une chouette purge. Tout à fait salubre. Hautement tonique. C'est incroyable que vous puissiez mener pareil train sans reprendre haleine. »

BRÛLANT MESSAGE

Mais l'élan, l'énergie, la course qui garde en partage l'abîme et l'infini, ne sont pas tout. Ce charroi de phrases, qui porte certes le chaos de l'existence léguée aux



Marcel Moreau

êtres et aux choses, invente aussi la parole qui libère, qui ouvre brèche sur brèche et traverse l'ordre meurtrier du monde comme l'ordre normalisé du langage. Moreau creuse encore et toujours la voie de l'évadé, la voie de celui qui veut échapper à ce « passé de contre-lumière » qui s'apparente toujours et encore à l'horizon de suie du Borinage natal. De là ce qui le rend irréductible, réfractaire à toute mode, à tout embrigadement, à tout jeu littéraire. De là, sa singularité, sa route solitaire dans le paysage, et qui se moque d'être carrossable.

Aujourd'hui, avec trois rayons de bibliothèque derrière lui, il offre un roman qui n'en est pas

un, une romance au jour le jour qui se vit et s'écrit, qui se traque, s'exalte, se célèbre et s'efface, qui parie sur l'impossible, qui avoue : « Nous nous sommes attirés par aimantation chancelante, malades-magnétisées », et qui s'intitule, points de suspension compris : *Nous amants au bonheur ne croyant...* Récit d'un troubadour qui se voyait sur le retour et qui soudain retrouve et la Dame et le chant, et qui « se sent pousser des ailes, inconnues jusque-là dans le monde des ailes ». Eblouissement, résurrection, hymne, sacralisation ravivée de la femme, sans que soient passés pourtant par pertes et profits les éclairs noirs et lucides qui peu à peu ravagent.

C'est un brûlant message qui place l'amour si haut qu'il le condamne à une foudroyante terre d'exil, où la question n'est pas d'être heureux coûte que coûte, mais de rester digne d'un pur et inaccessible mystère, de ce que Moreau nomme le « secret de déraison fertile ».

Ainsi, la danse du monstre s'égarre-t-elle pour mieux rejoindre sa quête, son obsession, sa délivrance : embrasser l'univers tout au fond de soi, s'octroyer les mots d'une création liée à l'inouï, prendre la lumière à bras-le-corps et ne pas renoncer aux effets, aux exigences, aux commotions d'une terrible joie.

André Velter

La théorie des demeures de François Nourissier

LA MAISON MÉLANCOLIE de François Nourissier. Gallimard, 250 p., 17 €

Pour faire de la bonne littérature, vaut-il mieux s'aimer trop ou ne pas s'aimer assez ? Est-il préférable d'être convaincu de son talent, de ses capacités, et même de son génie, que de douter de soi jusqu'à l'obsession ? Etant entendu que, dans le domaine du narcissisme, une parfaite équivalence est impossible. Et que tous les excès, dans un sens comme dans l'autre, sont autorisés, et même recommandés.

Depuis longtemps, François Nourissier a choisi – si c'est de choix qu'il s'agit – son camp : celui de la détestation affirmée, conjugée sur tous les modes. Cette option insupporte et trouble trop

de monde, elle bouscule trop la complaisance bienséante que l'on ordinairement vis-à-vis de soi, pour ne pas être appréciable, aimable, pleine de ressources et de promesses.

VIVACITÉ PRESQUE JUVÉNIILE

Avec une liberté réjouissante, servie par un style plein de brillance et une vivacité presque juvénile (qui frise parfois la désinvolture et l'anarchie), l'écrivain continue cet exercice d'introspection morose commencé avec *A défaut de génie* (Gallimard, 2000) et poursuivi dans *Prince des berlingots* (id., 2003). Ce brillant, cette jeunesse et cette liberté contrastent étrangement, jusqu'au malaise, avec la décrépitude dont l'image et la réalité hantent ce livre crépusculaire.

Il s'agit ici, pour Nourissier, de se remémorer et d'évoquer, sans nul souci de continuité ou de cohérence, en brefs chapitres dictés par l'humeur, les demeures où il est passé, à vécu, aimé, jaloux, souffert... « La maison comme terrain d'exploration de soi... » Parfois il se tient devant une façade, regarde les volets clos, dans ce dehors où il n'est permis que de rêver, en exclu, à la chaleur de l'intérieur... « D'où me vient la certitude que quelque chose m'attend dans la haute pénombre des maisons fermées ? » Ou bien il discute avec les notaires, les agents immobiliers. Ou encore il dessine la généalogie et la mémoire des demeures, avant de compter maniaquement les fauteuils, les commodes... Locataire mélancolique plus que propriétaire satisfait, il n'habite pas

vraiment, ne prend pas possession des lieux. Tout au plus, il séjourne.

Elles sont nombreuses, « ses » maisons – l'auteur avance le chiffre de cinq cents –, souvent opulentes. Elles répondent aux noms très variés que notre langue utilise pour les différencier : « chalet, buron, chaumière, longère, mazet, parfois chartreuse ou castel », ou encore « maison, bicoque, baraque, pied-à-terre... ». Tout cela conformément à une tradition bourgeoise – grande ou petite – qui élève l'investissement dans la pierre et l'occupation des sols habitables au rang de souci existentiel et de signe d'identité. Nourissier rappelle l'un des adages de bon sens, solidement horizontaux, qui circonscrivent cette tradition : « Evitons de trop mêler Dieu à nos affaires immobilières. »

Nourissier s'est inventé une compagnie de synthèse, Reine, pour l'accompagner dans son pèlerinage. « Qui est, qui était Reine ? Qui es-tu ? L'Eve future disait l'autre, et l'avenir de l'homme, et l'éternel féminin, et ces petites compagnes de mer, de froid, de lit, de songe, dont j'ai raffolé, que j'ai laissées fuir. » Elle est là, avec « l'homme gris », délégué ou double de l'auteur, commis à la tâche de « mettre en mots ces vendanges très tardives ».

BONHEUR À TOUT PRIX

A la convention morale et léniante sur le bonheur à tout prix, François Nourissier oppose le discours de l'amertume, qui n'est pas sans noblesse ni hauteur. Assurément, la bouche qui articule la plupart des phrases de ce livre ricane, se tord ; elle se méfie de la séduc-

tion et, à la fin, toute douceur se résout en rictus : « Derrière les murs, les portes, les longs silences et ces chevrottements, ces chuintements, ces soupirs qu'il me semble entendre : peut-être un vieillard qui se racle la gorge ? [l'alternative est parfaitement représentative de la rhétorique de l'auteur] Peut-être rien ? Rien que le vide, rien que l'inusable patience qui m'habite, qui habite l'enfant que je ne fus jamais. »

Au bout de la théorie des demeures, Nourissier sait qu'il y a la dernière. Tel un don Juan fatigué, sans gémissement, avec cet héroïsme dont la littérature sait moduler les accents, il s'invite au festin des mots, préfiguration de celui des morts.

Patrick Kéchichian

Djian, Donner : jeux cruels en famille

PARTI PRIS

PHILIPPE DJIAN aime les situations de crise, les univers où tout va au plus mal et vers le pire. Mais voici qu'il a décidé d'écrire un roman à épisodes, une série, en plusieurs « saisons », comme à la télévision. Voilà qui va le forcer à des compromis avec le désastre, car ses personnages ne peuvent pas s'autodétruire dès la première saison. La famille s'appelle Söllens. Un père qui a quitté la maison, une mère qui force sur le vermouth, deux fils quadragénaires, inséparables et rivaux, ayant repris l'entreprise familiale, un garage. Une sorte de « Dallas » à la française ? Non, c'est plus drôle, moins simpliste, moins ouvertement méchant et plus profondément cruel et lucide.

Des péripéties, il en faut bien sûr, c'est le nerf de la guerre dans un feuilleton. Les deux fils Söllens, Marc et David, ont aimé, quand ils avaient 20 ans, la même femme, Edith. Ils ont failli s'entre-tuer pour elle. Depuis, Marc couche avec toutes celles qui le veulent bien, et David a eu quelques maîtresses. L'actuelle, Josiane, est infirmière, a deux enfants et un ex-mari infirme qui la persécute. Ennuï programmé.

Heureusement, par la grâce de

l'auteur, Edith revient habiter la ville. Elle a une fille de 20 ans, Sonia, qui croit avoir pour père un certain Paul. Mais n'est-elle pas la fille d'un des frères Söllens ? Et lequel ? Sa mère elle-même peut-elle le savoir ? Le retour d'Edith va-t-il relancer la guerre entre les deux frères ? Ce serait trop simple, et Djian serait obligé de terminer son roman à la page 267. Sans « A suivre »...

Edith revenue semble pencher du côté de Marc. Mais comment dire à Sonia qu'il est peut-être – et seulement peut-être – son père ? Sonia, elle, a un prétendant très collant et un amant dentiste, pas très glorieux. Djian s'amuse, en rajoute – des morts, des accidents, des maladies, de la castagne –, et tous ceux qui regardent les séries télé au second degré s'amuseront avec lui. Tout en restant lucides, comme Sonia, sur cette société où « tous les territoires que les femmes se vantaient d'avoir

conquis n'avaient rien changé au cœur du problème ». « Combien Sonia en connaissait-elle, des filles qui prenaient réellement leur plaisir avec les garçons ? A peine une poignée, dans un amphî bourré à bloc, à part les hystériques. Un chiffre ridicule. Par contre, combien d'entre elles étaient encore vierges ? Il n'y en avait pas, inutile de chercher. Tout simplement, le vaccin était obligatoire. »

Christophe Donner, avec plus de radicalité que Djian, est un spécialiste du saccage familial, du règlement de comptes sanglant, avec l'enfance, l'adolescence, le père, la mère, l'oncle, les bienfaiteurs, les récupérateurs, les psys, les militants politiques... en un mot la terre entière. Mais, à la fin du jeu de massacre qu'il mène dans *Bang ! Bang !* avec son allégresse coutumière, il n'y a guère de suite possible. Plutôt la répétition, le retour à un univers que Donner aime, et que ses personnages semblent ne jamais trouver déce-

vant : celui des courses de chevaux, « l'aventure ponctuée de ces moments de vrai bonheur, trois minutes de petit plaisir intense, cette sensation d'exister au-dessus des autres quand son cheval entre en tête dans la ligne droite, qu'il est encore là à cent mètres du poteau, à cinquante mètres, dix mètres, quand le jockey lève déjà sa cravache et qu'avec lui, dans ces tribunes froides, on peut enfin, avec une poignée d'autres hommes, crier victoire ».

Victoire, c'est, ironiquement, le nom de l'héroïne du roman, Martine Victoire. Une star de cinéma qui est toujours sublime dans de très mauvais films, dont elle pense elle-même le plus grand mal. On est dans les années 1960, Sheila chante une rengaine, *Bang ! Bang !*, et on ne connaît pas la version anglaise de la chanson, de Nancy Sinatra, autrement brutale et tragique.

Le destin de Martine Victoire est plutôt celui du *Bang ! Bang !* original que de la bluette française. De films médiocres en séries télé pas vraiment meilleures, en passant par sa supposée vocation de peintre, elle s'achemine vers une fin pas très glorieuse et franchement banale : alcool, suicide raté, embonpoint... Un ex-mari

en procès pour pédophilie, un mari en plein désamour, qu'elle finit par quitter, un fils entre drogue, maladie et désir de gloire, et une fille, qui, tout de même, cherche à échapper au désastre.

Il était pourtant charmant le roman d'amour, commencé à Cabourg, dans la chambre de Proust – « pas de vue sur la mer » –, du jeune journaliste de *Paris Turf*, « bel alliage de compétence et de servilité », avec la star au nom glorieux, « Victoire ». « Ma femme était riche et célèbre, j'étais beau et intelligent, ce sinistre conte de fées aurait duré toujours s'il n'y avait pas eu, de son côté, tous ses films de merde qu'elle était obligée de tourner. »

Derrière cette comédie en forme de joyeux naufrage demeure toute l'acidité habituelle de Donner, sa manière de poser les questions qui fâchent. Sur l'argent, sur l'amour, et, surtout, sur l'art.

Josyane Savigneau

DOGGY BAG Saison 1, de Philippe Djian. Julliard, 270 p., 19 €.

BANG ! BANG ! de Christophe Donner. Grasset, 280 p., 18 €.



La farouche liberté de Salman Rushdie

L'auteur des « Versets sataniques » donne toute sa mesure avec « Shalimar le clown », roman puissant et débridé porté par des personnages plus grands que nature, qui prend sa source dans un paradis perdu, le Cachemire

RENCONTRE

SHALIMAR LE CLOWN
(*Shalimar The Clown*)
de Salman Rushdie.
Traduit de l'anglais par Claro,
Plon, « Feux croisés »,
438 p., 22 €.

Enfin, revoilà Rushdie. Pas l'auteur cacophonique et brouillon de *La Terre sous ses pieds*, son avant-dernier roman (1), ni même celui de *Furie* (2), encore passablement confus : le Salman Rushdie d'avant, écrivain pugnace et farouchement libre – celui dont l'audace et l'imagination s'étaient si bien incarnées dans *Les Enfants de minuit*, son premier grand livre, lauréat du Booker Prize en 1981 (3). Comme si les années maudites, inaugurées par la fatwa de 1989 (un genre de « contrat » religieux, suspendu au-dessus de sa tête par des mollahs iraniens à qui *Les Versets sataniques* [4] avait effectivement paru diabolique) s'étaient finalement refermées. Et que la récente pacification de son histoire personnelle, faite de secret, de camouflage et d'exils successifs durant les années de traque, permettait au talent de donner sa pleine mesure : celle de la liberté.

Désormais, le condamné à mort le plus célèbre du monde se promène à New York (où il vit depuis quelques années) et à Paris (où il est venu assurer la promotion de son livre), sans aucun garde du corps. Il y a d'ailleurs dans sa manière d'évoquer ce nouveau roman, dont il se dit « ridiculement fier », quelque chose d'un début de cycle : d'habitude, explique-t-il, le sentiment qui prévaut à la parution d'un nouvel ouvrage est « l'envie de se cacher sous les meubles ». Là, pas du tout. « J'éprouve la même chose que pour *Les Enfants de minuit*, explique-t-il,



Cachemire, été 2002. Photo extraite de « Cachemire, le paradis oublié » (éd. du Chêne, 2004)

la même excitation, la même confiance. » Pantalons de flanelle et chemise anthracite, rieur et curieusement peu ridé pour ses 58 ans, Rushdie laisse passer une lueur malicieuse dans son fameux regard en demi-lune. « Pour la première fois, j'ai osé montrer le texte à ma femme et à mon éditeur avant qu'il soit terminé. »

ÉRUPTION NARRATIVE

Il est vrai que *Shalimar le clown* propose une version maîtrisée, aboutie, de tous les ingrédients littéraires qui font la singularité de Salman Rushdie. A commencer par une incroyable puissance imaginaire, véritable éruption narrative et verbale qui caractérise toute l'œuvre. Divisé en cinq parties correspondant aux trajectoires des

personnages principaux, le livre a sa source dans la région du Cachemire, pays prospère que s'arrachent l'Inde et le Pakistan depuis la partition de 1947. C'est à cet endroit du monde, au pied de la chaîne himalayenne, que s'enracinent les destins croisés d'une poignée d'hommes et de femmes plus grands que nature : Shalimar, un mystérieux acrobate devenu meurtrier, Max Ophuls, ex-ambassadeur des Etats-Unis en Inde et responsable de la lutte antiterroriste en Amérique, India, sa fille illégitime et Boonyi, mère de cette dernière. L'intrigue, qui se développe à partir de l'assassinat de Max Ophuls à Los Angeles, en 1991, brasse une multitude de personnages, de dieux, de lieux (entre autres, la France de l'Occupation), de

temps et de sujets, parmi lesquels le terrorisme islamique, la partition de l'Inde ou la cohabitation des musulmans et des hindous.

Un récit grouillant, débridé, dont Rushdie parvient à assurer la cohérence (et qu'il sauve aussi de la menace « touristique ») par l'intermédiaire de ses personnages. Sur une situation historique réelle, qui est celle de son pays d'origine, l'écrivain brode des silhouettes superbes et démesurées, autant dans le crime, la haine et la dépravation que dans l'amour, l'élégance et une certaine forme de grandeur. Chacun d'entre eux est inscrit dans l'excès et même dans la légende, chacun a la carrure d'un héros. D'où, sans doute, leur intimité avec le surnaturel, que l'auteur manipule avec habi-

leté, sans jamais basculer tout à fait dans le fantastique. « *L'univers était tout à la fois sciences et sorcellerie, ce qui était occulte et ce que l'on savait, et l'univers s'en contrefichait.* » Mélange de fable rabelaisienne et d'évocation du Paradis terrestre, la description du village cachemir de Pachigam, celui des comédiens et des cuisiniers, est un véritable régal. Et le récit de sa destruction une souffrance pour l'écrivain, qui affirme : « Rien ne m'a jamais été aussi physiquement atroce à écrire que cet épisode. J'en ai pleuré. »

On peut être irrité, bien sûr, par les emphases de Rushdie, par ses blagues, par la fureur accumulatrice qui le saisit parfois (de noms propres, d'adjectifs, de syllogismes), mais la vigueur de cette prose, son humour et sa force tragique, finissent toujours par l'emporter. Car Salman Rushdie est avant tout un homme qui aime la vie. Et qui diffuse, dans son livre – pas seulement dans son sujet, mais dans sa construction et dans sa langue – cette robuste passion. « On ne peut pas écrire sous le signe de la défaite, observe-t-il. Ma manière d'écrire, en tous cas, veut être une forme d'espoir : oui, le monde est sombre, violent, mais la langue doit vivre et faire vivre. Regardez les grandes

tragédies grecques : elles ne dépriment pas, elles stimulent. » Partant du principe que, « pour être un bon romancier, il faut être engagé dans la vie », Salman Rushdie s'y plonge à corps perdu, dans l'espoir de « remonter du fond autant de choses que possible, à pleines mains ».

Tout peut faire de l'usage, même les cachemars. « Sans la fatwa, fait-il remarquer, je ne serais jamais allé dans tous ces palais présidentiels [à l'exception, rappelle-t-il, de celui de François Mitterrand, qui n'a jamais voulu le recevoir], je n'aurais jamais vu le monde du pouvoir d'aussi près. Et naturellement, les rencontres avec des gens tels que Blair ou Clinton m'ont aidé à créer des personnages d'hommes comme Max Ophuls. Dans les pires moments, une petite voix me murmurait à l'oreille : très bon matériau, tout ça ! » Encore faut-il, pour transformer ce « matériau » en œuvre littéraire à la fois le regard et l'extraordinaire liberté de Rushdie, capable de survivre avec un panache inimitable à tous les diktats de la pensée.

Raphaëlle Rérolle

- (1) Plon, 1999.
- (2) Plon, 2001.
- (3) Stock, 1983, et Plon, 1997.
- (4) Bourgois, 1989, et Plon, 1999

Variations autour du désespoir des femmes

L'ÂME DES RICHES
(*A Alma dos ricos*)
d'Agustina Bessa-Luis.
Traduit du portugais
par Françoise Debecker-Bardin,
Métailié, 322 p., 23 €.

Née dans une famille distinguée de la vallée du Lima, Alfreda est belle, riche, intelligente, élégante. Mariée à un homme de seize ans son aîné, elle comprend très vite que le mariage peut représenter une « désillusion bienvenue » : son époux ne s'intéresse guère aux plaisirs du lit et elle ne fait pas du sexe une priorité. En somme, tout est réuni pour qu'elle profite pleinement de la liberté offerte par sa situation. Exempte de la stupide soumission des femmes heureuses, Alfreda peut jouir d'un don unique – être profondément malheureuse –, mais aussi pratiquer la cruauté sans cynisme et la compassion sans douceur.

Lors d'un voyage à Jérusalem, Alfreda

croise un certain professeur Heschel qui lui donne de la Vierge une image entièrement nouvelle. Celle-ci, assure-t-il, élevée au Temple et très cultivée, était héritière d'un grand nom et d'une grande fortune. De retour de son périple en Terre Sainte, Florida n'a plus qu'un désir : « avoir une apparition de Notre-Dame ». Bessa-Luis n'en démord pas, c'est dans la nature même des femmes que de vouloir toujours plus, surtout lorsqu'elles ont tout pour être heureuses : le seul moyen de devenir malheureuse, très malheureuse, c'est de courir après quelque chose qui les dépasse !

Alfreda est entourée d'un monde hostile : son chauffeur Luciano, dit Taureau bleu, pour qui les femmes sont des protectrices et non des amantes ; Queta, sa femme de chambre insolente qui est en jeans toute la semaine ; ses jardiniers, qui détruisent les plantes qu'elle aime le plus comme s'ils arrachaient des cheveux... S'enfonçant lentement dans ce qui fait désormais l'unique

objet de sa vie, Alfreda s'en va dans les bois et « y passe des heures d'affilée » pour tenter d'évoquer avec la Vierge le mystère de l'Annonciation. En vain. On l'écoute comme on écoute tomber la pluie, mais dans leur forêt intérieure, tous la traitent sinon de folle du moins de désœuvrée. Luciano fomentait avec des complices un projet diabolique... Puisque Alfreda souhaite une apparition, il va lui en fabriquer une, même si celle-ci, adossée à un arbre dans sa robe moulante, a plutôt l'air d'une putain de bord de route. La supercherie révélée, Alfreda sombrera dans le mutisme et la maladie.

L'Âme des riches est un roman sur les femmes écrit par une femme. Tous les livres de Bessa-Luis se passent dans les mêmes régions du Portugal, les mêmes maisons, domaines, familles, espaces clos. A l'aise dans la répétition, Bessa-Luis est une musicienne qui travaille toujours sur les mêmes thèmes, compositions musicales et variations, tous convergeant vers un motif

unique : la réalité dramatique de la vie. Toujours ancrés dans un présent très « réaliste » – on parle dans ce roman du Paris-Dakar, de la bande de Gaza, de séances d'aérobic, et de cartes de crédit –, la littérature de Bessa-Luis n'hésite pas à se placer dans une perspective plus vaste, questionnant la mythologie chrétienne et les grands mythes fondateurs de l'humanité.

AGITATION INTÉRIEURE

Que nous dit *L'Âme des riches* ? Que les êtres ne sont pas faits de choses concrètes et invariables mais plutôt d'une agitation intérieure, d'assauts incessants, d'une énergie qui surgit de tous côtés. Et quoi d'autre encore ? Qu'il est fort hasardeux de vouloir se vanter de connaître la cartographie intérieure d'une femme. Regardez Alfreda : sa vie est un tracé de fleuves et de chemins qui peuvent contenir des trésors mais aussi ne mener nulle part. Cette femme, toujours docile et fière, et qui semblait ne

devoir jamais sortir de ses habitudes, parvient au seuil de la folie. Ou de la sagesse... Ne prétend-elle pas que la langue est un fâcheux instrument qui dit la vérité quand il joue faux ?

A la fin du livre, une constatation s'impose : certes, la mort nous fait peur, mais c'est la solitude qui nous dépouille. Alors le titre, *L'Âme des riches*, prend tout son sens. Les riches, c'est-à-dire les hommes, ont une âme, ensevelie par les intérêts et les complots. Une âme, c'est-à-dire une émotion. Et Alfreda ? Femme sans enfant, elle cherche le motif de son âme dans l'extraordinaire, c'est-à-dire la complicité avec la Vierge. Mais elle ne trouve rien. Alfreda est un fantôme : une âme errante.

Gérard de Cortanze

★ Signalons la réédition du roman d'Agustina Bessa-Luis, *La Sibylle*, traduit chez Gallimard en 1982 (éd. Métailié, « Suite », n° 114, 296 p., 11 €).

ZOOM



■ **BROOKLYN FOLLIES**, de Paul Auster
On met un certain temps avant de comprendre ce qui va animer le héros du dernier roman de l'Américain Paul Auster. Nathan Glass, habitant

de Brooklyn (comme l'auteur lui-même) et ancien courtier d'assurances, atteint d'un cancer, passe un nombre de chapitres considérables à se promener dans sa ville, à émettre des considérations pleines de clichés sur le monde et à consigner les bêtises de ses contemporains, pour se distraire. Malheureusement n'est pas Flaubert qui veut et ce *Brooklyn Follies*, plein de banalités et de bons sentiments, n'a rien d'un *Bouvard et Pécuchet*. Aussi, quand on saisit enfin vers quelle fable

balourde le livre veut nous emmener (la recherche d'un paradis imaginaire où se mettre à l'abri du monde extérieur), on se demande si les recherches de Glass sur la bêtise n'ont pas bel et bien fini par grignoter le texte tout entier.

R. R.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Christine Le Bœuf, Actes Sud,
364 p., 23 €.

■ **VOYAGES EN SUISSE**, de Hans Christian Andersen
Considérable travail : partant du journal intime (4 520 pages) de Hans Christian Andersen, Merete Gerlach-Nielsen, ancienne fonctionnaire internationale, en a extrait les passages portant sur les voyages de l'écrivain danois en Suisse, entre 1833 et 1873. Son confrère Gérard Bolla a choisi une splendide iconographie, composée de gravures de l'époque, alors que l'on doit à Régis Boyer, professeur émérite à la Sorbonne, la traduction du danois ainsi

que les notes qui éclairent la vie, l'œuvre et les amitiés de l'écrivain : mécènes, compagnons de voyage, compagnons tout court. Cet ouvrage est également le tableau vivant d'une Suisse d'« avant », celle du milieu du XIX^e siècle. C'est là son double intérêt : faire découvrir aux lecteurs la Suisse essentielle et sauvage, loin des poncifs que véhiculent les cartes postales, et, d'autre part, présenter la géographie intérieure d'un personnage fabuleux, défenseur des classes opprimées – où plongent ses racines – et hétéroclite, jouissant des privilèges de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie européennes. Ce récit de voyages s'ajoute aux deux autres livres que l'auteur de *La Petite Sirène* avait écrits après avoir visité l'Espagne et la Suède.

E. R.
Traduit du danois par Régis Boyer,
éd. Cabédita
(CH 1169, Yens-sur-Morges, BP 9,
F-01229 Divonne-les-Bains),
240 p., 24 €.

LIVRES DE POCHE LITTÉRATURES

Présence de Nerval

Quatre volumes préfacés par Gérard Macé paraissent à l'occasion des cent cinquante ans de la mort du poète du « rêve éveillé »

Proust aimait « l'atmosphère bleuâtre et pourprée » de Sylvie, Breton admirait l'esprit du « supernaturalisme » de Nerval. Voilà cent cinquante ans que celui-ci a mis fin à son existence, rue de la Vieille-Lanterne, laissant un étrange message : « Ne m'attends pas ce soir car la nuit sera noire et blanche. » Et la figure du *Desdichado* continue à nous hanter – (un sonnet dont on peut, écrit Florence Delay dans son beau *Dit Nerval « déduire... une Vie imaginaire de Gérard »*). Gallimard, pour ce mélancolique anniversaire, publie une nouvelle édition de prose et de poèmes : quatre volumes remarquablement préfacés par Gérard Macé, qu'unissent à Nerval nombre d'affinités.

Les récits en prose des *Filles du feu* (1) égrènent, pour titres, des prénoms féminins. Macé souligne la beauté des ouvertures d'Angélique, de Sylvie, où Nerval « rassemble toute l'énergie et toute la grâce dont il est capable pour exposer les motifs du récit à venir, éclairés par la lumière du passé, comme dans un vitrail ». Un souvenir à demi rêvé, un air avec lequel on a été bercé : « Les souvenirs d'enfance se ravivent quand on a atteint la moitié de la vie, écrit Nerval. C'est comme un manuscrit palimpseste dont on fait reparaître les lignes par des procédés chimiques. »

PATRIMOINE OUBLIÉ

Avant de raviver la mémoire intime, *Chansons et légendes du Valois* – à la fin de Sylvie – témoignent du désir de sauver un patrimoine oublié, comme l'ont fait les romantiques en Allemagne ou en Espagne. Non sans hardiesse, Nerval entreprend de recueillir « la langue du berger, du marinier, du charretier qui passe ». Avec des élisions, des « tournures douteuses, des mots hasardés ». Une constante présence du chant qui, selon Macé, permet chez Nerval « cette admirable continuité entre la prose et la poésie ».

Théophile Gautier a fait le portrait enjoué d'un Gérard jeune, constamment en mouvement, qui composait en marchant. De la première crise nerveuse, en 1841, qui le

conduit à l'enfermement, aux derniers séjours dès 1853 dans la clinique du docteur Blanche, sa santé mentale restera fragile, menacée. Aurélia (2), qui évoque si admirablement « l'épanchement du songe dans la vie réelle », est le récit d'une « descente aux enfers », l'audacieuse tentative de « fixer le rêve et d'en connaître le secret ».

Nerval a souffert des jugements de ses contemporains : l'article de Jules Janin dans le *Journal des débats*, à qui il reproche de le faire passer pour un « fou sublime », celui d'Alexandre Dumas, auquel il répond dans la lettre-dédicace qui ouvre *Les Filles du feu*. A l'épouse de ce dernier, il confie : « Comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir été malade ? ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma véracité. »



Gérard de Nerval (Hervé Lewandowski/RMN)

Deux volumes (Poésie/Gallimard) constituent la nouvelle édition des poèmes : un trésor d'élégance et d'érudition. Le premier, établi par Bertrand Marchal (qui dit sa dette à l'édition de « La Pléiade »), reprend la production strictement poétique, de 1830 aux *Chimères* (3). Et *Petits châteaux de Bohême*, où Nerval retrace son itinéraire poétique : « Je vous envoie les trois âges du poète – il n'y a plus en moi qu'un prosateur obstiné. J'ai fait les premiers vers par enthousiasme de jeunesse, les seconds par amour, les derniers par désespoir. »

Quant à la genèse des sonnets limpides et énigmatiques des *Chimères* : Gérard Macé insiste sur la découverte récente (en 1993) de deux lettres de Nerval à son ami Loubens, datées de la terrible année 1841. Il y voit une « Lettre du voyant » avant celle de Rimbaud. Au « triste mot » de folie, Nerval préfère celui de « rêve éveillé » : « Il faut vous dire que je parlais en vers toute la journée et que ces vers étaient très beaux. » Il faudra treize ans de voya-

ges et de travaux (l'Atelier des Chimères en témoigne) pour en faire ces douze sonnets qu'« on sait par cœur, sans l'avoir voulu ».

Pour Nerval, l'Allemagne était une « seconde patrie ». Un deuxième Poésie/Gallimard, *Lénore et autres poésies allemandes* (4), cherche à lui rendre sa dimension d'écrivain-traducteur de Goethe, Schiller, Klopstock et Bürger ? dont il a traduit et retraduit *Lénore* – ne figure pas ici le *Faust* de Goethe, traduit par « Gérard » à moins de 20 ans.

« S'il faut reprendre les "poésies allemandes" sous son nom, commente Macé, c'est d'abord parce qu'il l'a fait lui-même (...). La fausse attribution fait partie de sa poétique. » Quant aux traductions de Heine, d'abord parues dans la *Revue des deux mondes*, elles témoignent d'une belle amitié littéraire : « Sans comprendre beaucoup la langue allemande, écrivait Heine, Gérard devinait mieux le sens d'une poésie écrite en allemand que ceux qui avaient fait de cet idiome l'étude de toute une vie. »

Monique Petillon

(1) *Les Filles du feu, Les Chimères*. Préface de Gérard Macé, édition de Bertrand Marchal, Gallimard, « Folio Classique », 442 p., 6,20 €.

(2) *Aurélia, La Pandora, Les Nuits d'octobre ; Promenades et souvenirs*. Préface de Gérard Macé, édition de Jean-Nicolas Illouz, Gallimard, « Folio classique », 300 p., 4,10 €.

(3) *Les Chimères, La Bohême galante, Petits châteaux de Bohême*. Préface de Gérard Macé, édition Bertrand Marchal, Poésie/Gallimard, 402 p., 7,70 €.

(4) *Lénore et autres poésies allemandes*. Préface de Gérard Macé, édition de Jean-Nicolas Illouz, « Poésie/Gallimard », 416 p., 8,90 €. En librairie le 24 novembre.

Huysmans avant la Croix

Le premier volume de l'édition des romans témoigne de la période naturaliste de l'écrivain

ROMANS I de Joris-Karl Huysmans. Sous la direction de Pierre Brunel, éd. Robert Laffont, « Bouquins », 1056 p., 30 €.

À 25 ans, en 1873, Georges Charles Marie Huysmans, petit fonctionnaire au ministère de l'intérieur, a écrit quelques poèmes en prose. Profitant des relations de sa mère, qui tient un atelier de brochage, avec l'éditeur Hetzel, il les lui soumet sous le titre *Le Drageoir à épices*. Hetzel le refuse et lui demande « si son intention n'est pas de refaire, en s'insurgeant contre la langue française, la *Commune de Paris* ». Le jeune homme n'a rien d'un révolutionnaire. C'est à son compte qu'il fait paraître le recueil qu'Edouard Dentu, l'autre grand éditeur du XIX^e siècle, publie un an plus tard (1). La critique est unanime. Elle salue ce « joyau de savant orfèvre » qui a un goût particulier pour « la bizarrerie et la recherche » et où il semble que les épices aient été « fournies par Baudelaire ».

C'est encore à compte d'auteur que paraît *Marthe*, histoire d'une fille qui est comme la sœur aînée de la *Nana* de Zola, que Huysmans rejoindra, en émule de l'école naturaliste, après la publication des *Sœurs Vatard*, sans doute le roman le plus représentatif de cette école. Puis, avec *En ménage* et *A vau-l'eau*, il se met en scène sous le nom de Folantin, qui précède Des Esseintes, qui apparaît avec *A rebours*. Si, comme Huysmans le précise, Des Esseintes est « un monsieur Folantin plus raffiné, plus riche et qui a découvert, dans l'artifice, un dérivatif au dégoût que lui inspirent les tracas de la vie et les mœurs américaines de son temps », les deux personnages ont en commun une propension au nihi-

lisme qui fera écrire à Barbey d'Aurevilly que, pour Huysmans, le choix est simple, « la bouche d'un pistolet ou les pieds de la Croix ». Il en est loin avec *En rade*, dont il dit qu'en l'écrivant il s'est « abîmé avec enivrement dans l'ordure des âmes et le néant des choses », ce qui annonce *Là-bas*, quand Durtal remplacera Des Esseintes.

Ce premier volume rassemble les romans qui le mèneront au pied de la Croix et deux nouvelles pratiquement inconnues : *La Retraite de Monsieur Bougran*, employé de ministère victime de l'administration, et *Un dilemme*. On a tout dit du vocabulaire de Huysmans – archaïsmes, néologismes... –, c'est donc une heureuse initiative qu'un lexique qui fait la part belle à l'argot ; si dans le prochain volume un langage plus grave et liturgique prendra place, celui-ci est le volume du temps de l'inspiration naturaliste, quand la rouilleuse est un mauvais vin, un geigneux, un lit à ressorts, et un livre bassin un livre ennuyeux. Ce que celui-ci n'est pas.

Pierre-Robert Leclercq

(1) Patrice Locmant a fourni, en 2003, une édition critique de ce livre (Honoré Champion, 288 p., 55 €).

★ Signalons également, outre le numéro récent de la revue *Europe* qui comporte un dossier sur Huysmans et sur Villiers de l'Isle-Adam (août-septembre, 18,50 €), deux belles anthologies de textes parisiens de Huysmans, dues à l'érudition informée et scrupuleuse de Patrice Locmant : *Les Églises de Paris* (éd. de Paris-Max Chaleil, 140 p., 15 €) et *A Paris*, pages glanées dans l'ensemble de l'œuvre et formant un guide exhaustif de la capitale (éd. Bartillat, 620 p., 24 €, en librairie le 10 novembre).

ZOOM



■ ADULTÈRES

de Woody Allen On le savait joueur de clarinette, mais force est de reconnaître que l'instrument préféré de Woody Allen reste le triangle, lorsqu'il est

amoureux. Regroupées sous le titre sans ambiguïté d'*Adultères*, ces trois pièces doivent être montées au Théâtre de l'Atelier, à Paris, en septembre 2006. On y retrouve toutes sortes de combinaisons sur les haines conjugales, les fausses véri-

tés et les vrais mensonges de couples d'intellos un peu sur le retour d'âge. Mais autant dire tout de suite que ce recueil amusera surtout les inconditionnels du maître. Non pas parce que ce n'est jamais simple de lire des pièces de théâtre, mais tout simplement parce que ce n'est pas toujours drôle. Bien sûr, certaines répliques fusent, délicieusement cruelles, mais d'autres tombent plutôt lourdement. Plus grave encore, les trois pièces chutent de façon convenue et peu inventive. Que l'on ne se désole pas, une bonne distribution et une mise en scène astucieuse peuvent opérer des miracles.

M. Si. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Pierre Richard 10/18 « Domaine étranger », 224 p., 7,30 €.

■ UN CAPRICE DE BONAPARTE,

de Stefan Zweig

S'il est des chefs-d'œuvre inconnus, en voici un. L'histoire est vraie : pendant la campagne d'Égypte, Bonaparte séduit la femme adorée du pauvre lieutenant Fourès, entièrement dévoué à la Révolution et au général qui l'incarne. Au nom de la raison d'Etat, Fourès doit divorcer. Quand il se révolte, il est déjà trop tard, Bonaparte, qui sera bientôt Napoléon, a déjà délaissé sa pauvre conquête et l'affaire est vite étouffée par Fouché. Admirablement traduite, la pièce, entre sublime et grotesque, est d'une remarquable efficacité : rien n'est superflu, aucune préciosité de style, l'action est pure. Glaçante et pathétique, elle vise, à travers la figure de Bonaparte, les abus du pouvoir et le culte du chef à l'heure des totalitarismes, qui mèneront Zweig, désespéré, jusqu'au suicide.

St. L. Grasset, « Les Cahiers rouges », 154 p., 7,20 €.

■ LES ÎLES DU SOLEIL,

de Ian MacLeod

Dans cette uchronie, l'auteur imagine que le Royaume-Uni, vaincu à l'issue de la première guerre mondiale, voit s'instaurer sur son territoire un régime fasciste, le « modernisme », qui envoie juifs et gitans dans des camps de concentration et fait la chasse aux homosexuels. Le héros de ce roman est un professeur d'université qui a été jadis l'amant de celui qui est devenu le leader de la nation, John Arthur. Sous le vernis d'une réserve toute britannique, une réécriture de l'histoire qui ne laisse pas d'intriguer.

J. Ba. Traduit de l'anglais par Michelle Charrier, Gallimard, « Folio SF », 414 p., 7,50 €.

■ PAUVRE BLANC,

de Sherwood Anderson

L'un des maîtres américains de la nouvelle donne, dans ce roman, une version sombre et ironique des *Temps modernes* de Chaplin, vus cette fois du côté des patrons et des inventeurs de machines. Hugh McVey a 20 ans. C'est un long corps froid et puissant dont la principale préoccupation est d'échapper à sa paresse innée. Il finit par échouer à Bidwell, Ohio, où il devient l'inventeur d'une machine à planter les choux et le héros de toute une population. Au fil d'une galerie de portraits, c'est toute l'Amérique qui surgit, celle des pionniers, mais aussi des laissés-pour-compte. Cette peinture sociale de l'industrialisation est aussi un roman du corps et du désir, qui dévoile une Amérique où le culte de l'argent et le mythe du héros laissent entrevoir l'incommunicabilité et la solitude d'êtres « à la fois passablement intelligents et débiles ».

St. L. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Richard Matas. La Découverte, « Culte fictions », 294 p., 13,50 €.

Gilles Deleuze et les joies du dehors

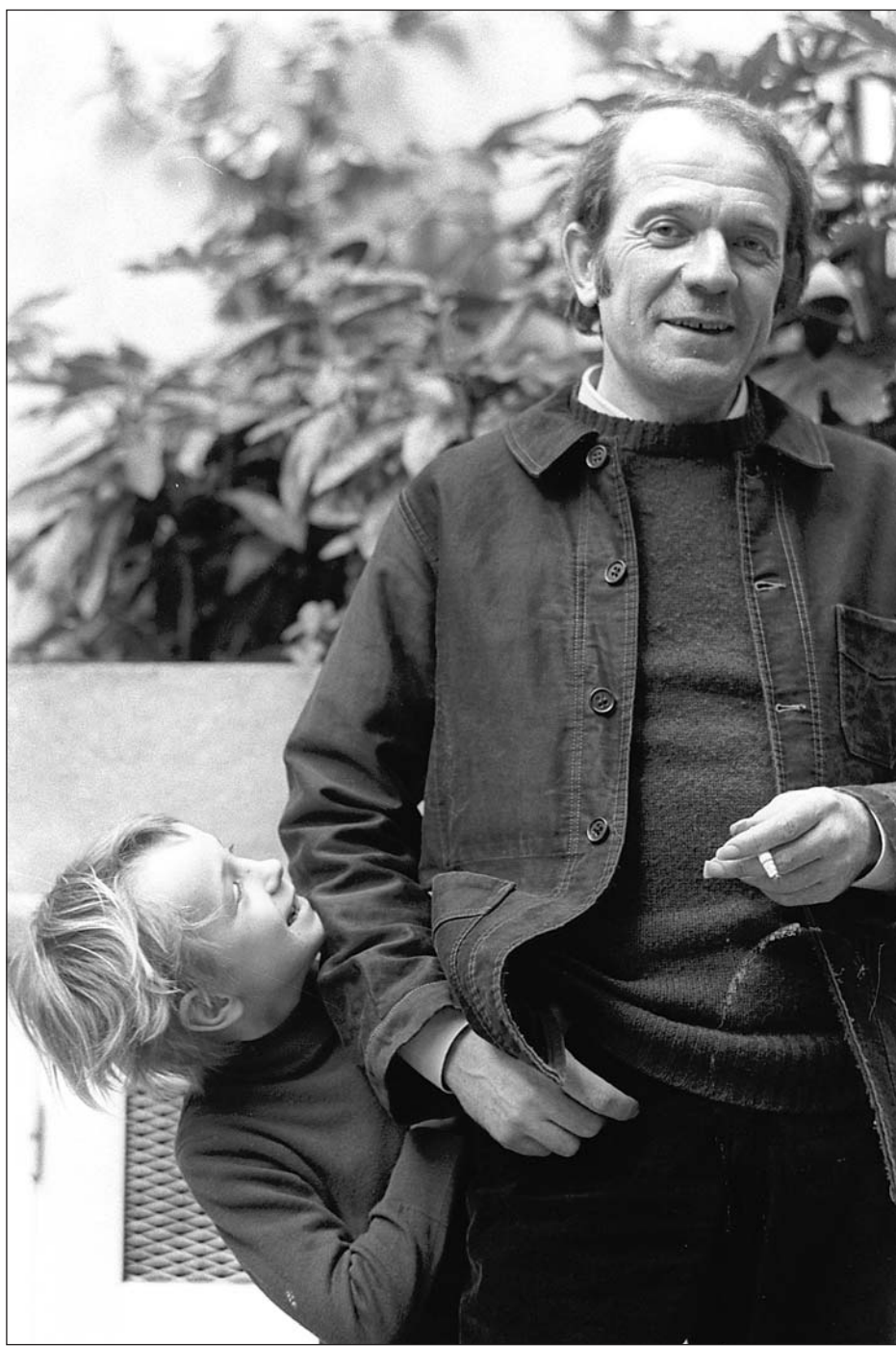
Il y a juste dix ans disparaissait volontairement l'auteur de « Différence et répétition ». Philosophe hors norme, professeur qui savait donner de la voix, il voyagea dans sa discipline aussi bien que dans l'art, le cinéma ou la littérature. Témoignages, parutions...

Joie et vitesse. Deleuze n'a cessé de les expérimenter, de les penser ensemble, et l'une par l'autre. Qu'est-ce que cela signifie ? Pour l'apercevoir, prendre quelques précautions. Ne pas confondre joie avec facilité ni avec euphorie. La joie peut aussi provenir, en certaines circonstances, de ce qui est horrible, terrifiant ou mortel. Éviter, d'autre part, de mélanger vitesse et rapidité. Ses vitesses à lui concernent des intensités, des évolutions, et non pas la hâte ou l'approximation. Frayer des joies nouvelles, accompagner leur devenir, combattre ce qui les entrave, respecter leur vitesse propre, voilà le travail, selon Deleuze, de celui qu'on nomme « philosophe ». On aura compris que ce vieux nom ne peut pas désigner seulement un professeur qui enseigne l'histoire des doctrines.

Tel fut pourtant, en apparence du moins, le travail de Gilles Deleuze sa vie durant. Professeur,

sont fidèles. Mais le visage est différent, inattendu, parfois déconcertant.

Il en est ainsi dès son premier livre, *Empirisme et subjectivité*, paru en 1953. Oui, cette pensée de l'immanence, cette analyse des sensations combinées, ce démontage des agencements qui forment le sujet appartiennent bien à Hume et ne sont, malgré tout, qu'à Deleuze. Même stratagème avec Spinoza, avec Nietzsche, que Deleuze peint l'un et l'autre en frères qui lui ressemblent : ennemis des passions tristes, penseur au corps chétif, fragile et malade, mais tout entier tendu et traversé par une grande santé affirmative. Ce désir vivant est un autre nom de la joie : le philosophe combat ce qui l'entrave, l'empêche de déployer sa puissance. Les obstacles ? A ses yeux, ce sont la transcendance et la tristesse. La vitesse ne se sépare pas de cette joie : Deleuze s'empare des systèmes et



MAURICE HENRY POUR « L'EXPRESS »/EDITINGSERVER

Gilles Deleuze et sa fille Emilie, en 1972

UNE VIE DISCRÈTE

La vie de Gilles Deleuze se confond, pour l'essentiel, avec son œuvre. Né le 18 janvier 1925 à Paris, il voyage peu (« *il ne faut pas trop bouger, pour ne pas effrayer les dévotions* », disait-il en 1988) et meurt à Paris le 4 novembre 1995. Après des études au lycée Carnot, à Henri IV et à la Sorbonne, il obtint l'agrégation de philosophie en 1948. Enseignant dans plusieurs lycées jusqu'en 1957, puis à la Sorbonne, il travailla au CNRS de 1960 à 1964, puis à l'université de Lyon de 1964 à 1969, avant d'enseigner à Paris-VIII, en compagnie de Michel Foucault et de Félix Guattari, jusqu'en 1987. Des problèmes pulmonaires ont entamé sa santé tout au long de sa vie avant de provoquer son suicide (« *Ce sont les organismes qui meurent, pas la vie* », avait-il écrit). Peut-être, un jour, une ou plusieurs biographies permettront-elles de mieux saisir le cours de cette existence dont bon nombre d'événements demeurent mal connus.

il ne cessa jamais de l'être, mises à part quatre années passées au CNRS. Il enseigna au lycée, à la Sorbonne, à l'université de Lyon, puis à celle de Vincennes, qui atterrit finalement à Saint-Denis. Ses cours étaient de plus en plus « atypiques », comme on dit quand on ne sait plus quel adjectif convient. Sa manière d'aborder les philosophes n'avait d'ailleurs jamais été vraiment conforme aux normes. Tout en parlant de l'empirisme de Hume, de l'éthique de Spinoza, du système de Kant ou de la démarche de Nietzsche, depuis le commencement, Deleuze traçait sa trajectoire de météore sans nom.

Il avouera plus tard, en riant, avoir fait « *des enfants dans le dos* » à tous ces respectables penseurs. Il subvertit en effet l'histoire de la philosophie, en tant que discipline restreinte, plus ou moins compassée. Car Deleuze, pour expliquer une pensée, en agence différemment les perspectives, bouleverse l'ordonnance habituelle, fait surgir une lumière inconnue. On reconnaît les pensées, les systèmes, tous les traits

les fait tourner, les accélère, les ralentit, les anime de mouvements inattendus. D'emblée, sa méthode de lecture, ses auteurs de prédilection ont installé Deleuze à côté de la filiation « normale » de la philosophie. Il s'efforce par tous les moyens d'échapper à ce qui pèse lourdement sur les intellectuels des années 1950 et 1960 : Marx et le communisme, Heidegger et l'histoire de l'Être, Hegel et l'histoire tout court. Jamais il ne tombera dans la déploration de la « fin de la philosophie » ni dans l'illusion du progrès en marche.

POSITIVITÉ DU DÉSIR

Cette singularité éclate avec les deux maîtres livres publiés en 1969. *Différence et répétition* est une thèse, de facture encore classique même si son contenu veut rompre avec tout ce qui a été pensé antérieurement, dans l'histoire de la métaphysique, à propos de l'identité et des événements. Avec *Logique du sens*, Deleuze largue les amarres de façon plus spectaculaire : la référence centrale aux stoïciens se combine avec les petites filles de Lewis Carroll, avec Klossowski, avec Joy-

ce. Ces livres d'une haute difficulté ont plus de renommée que de vrais lecteurs. Il est probable que leur postérité soit encore à venir.

La popularité est venue à Deleuze avec ces textes cultes qu'il a cosignés avec Félix Guattari : *L'Anti-Œdipe* (1972), *Mille plateaux* (1980), mais aussi *Kafka* (1975). Plutôt qu'une méchante critique de la psychanalyse, ou une dixième attaque contre le capitalisme, ces livres sont à considérer, globalement, comme des manifestes de la positivité du désir. Ils font l'éloge de ses créations automatiques, de ses processus impersonnels, de ses multiplicités – hordes, meutes – et tentent d'embrasser du regard les grandes machines d'agencement du pouvoir politique à travers l'histoire.

On ne saurait oublier que, dans le détail des faits, les partis pris politiques de Deleuze, systématiquement gauchistes, furent moins enthousiasmants. Son soutien au terrorisme des Brigades rouges, par exemple, n'est pas nécessairement à son honneur. On préfère retenir l'extraordinaire fécondité de ses inventions théoriques. *Qu'est-ce que la philosophie ?* demandait-il, avec Félix Guattari, en 1991. Réponse : création de concepts. Ces concepts découpent et distribuent la réalité différemment. Peu importe qu'on ne sache pas tout de suite ce que recouvrent « *territorialisation* » et « *déterritorialisation* », « *molaire* » et « *moléculaire* », « *ligne de fuite* » ou « *pli* ». « *Pas d'idées justes, juste des idées* »

répondra Deleuze, précisant aussi : « *Il n'y a pas de ligne droite, ni dans les choses ni dans le langage.* »

Il y a seulement des accidents, des incidences, des singularités, des événements et des forces, que l'on rencontre, et avec lesquels on entre dans des combinaisons inédites. C'est en cela, aussi, que consiste cette joie deleuzienne qui, encore une fois, n'est pas bonne humeur ou heureux trait de caractère, mais plutôt un certain rapport au dehors. La force de Deleuze est en effet de montrer constamment, par mille chemins distincts, que le dehors permet de sécréter des joies. La philosophie, depuis Platon, a somme toute célébré, avant tout, les retrouvailles du « dedans » avec lui-même, sous la

UNE ŒUVRE ABONDANTE

Les textes de Deleuze occupent une bonne vingtaine de volumes. On rappelle seulement les principaux.

Aux PUF : *Empirisme et subjectivité* (1953), *Nietzsche et la philosophie* (1962), *Proust et les signes* (1964), *Différence et répétition* (1968).

Aux Editions de Minuit : *Spinoza et le problème de l'expression* (1968), *Logique du sens* (1969), *L'image-mouvement. Cinéma 1* (1983), *L'image-temps. Cinéma 2* (1985), *Foucault* (1986), *Le Pli. Leibniz et le baroque* (1988).

Chez le même éditeur, en collaboration avec Félix Guattari : *L'Anti-Œdipe* (1972), *Mille plateaux* (1980), *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991).

Toujours aux Editions de Minuit, quatre recueils d'articles de Deleuze offrent un accès à son œuvre : *Pourparlers* (1972-1990, entretiens et préfaces), *Critique et clinique* (1993), et les deux volumes posthumes réunis par David Lapoujade : *L'île déserte et autres textes* (1953-1974) (2002), *Deux régimes de fous et autres textes* (1975-1995) (2003).

forme de la primauté toujours accordée au Même, à la conscience, à l'identité, au concept.

Chez Deleuze, au contraire, tout s'oriente vers le dehors. On songe aussitôt, à juste titre, aux dehors de la philosophie – sa pensée voyage effectivement dans la littérature, la peinture, la musique, le cinéma. Mais il faut songer aussi, et surtout, au dehors du langage, du pensable, du perceptible, au dehors du sens et de la conscience, au dehors de la raison. Mieux, ou pire : il faut encore ajouter les dehors de l'humain, les forces impersonnelles, les vies animales, sans oublier les morts.

Tous ces dehors, généralement, terrifiant, asphyxiant, tétanisent. Deleuze les indique, inlassablement, comme autant de ressources de mouvements inédits et de combinaisons nouvelles. « *Il y a toujours une joie indescriptible qui jaillit des grands livres, même quand ils parlent de choses laides, désespérantes ou terrifiantes.* » S'il n'y avait qu'une chose à retenir, ce serait donc que le dehors peut agencer la joie, et que cette éventualité est affaire de vitesse adéquate. Voilà un programme encore loin d'être compris et réellement mis en œuvre. Selon toute vraisemblance, ce météore discret nous attend encore, au loin.

Roger-Pol Droit

« Les logiques de la vie »

« **CE QUI INTÉRESSE** par-dessus tout Deleuze, c'est la logique, produire des logiques. S'il y a un trait qui le distingue de Foucault, Sartre ou Bergson, c'est cette passion pour la logique. Tous ses livres sont des « Logiques ». Son premier livre sur Hume aurait pu s'appeler « Logique de l'expérience » ou « Logique de l'empirisme » ; son livre sur Proust aurait pu s'appeler « Logique des signes ». Ce qu'il cherche chez un auteur comme Proust, ce n'est pas la structure narrative de l'œuvre ou sa profondeur d'analyse, mais la logique qu'elle enveloppe comme dans une chrysalide. Pour chaque auteur, chaque domaine, la question reste la même : comment ça marche ? ou plutôt : quelle est la logique ? Lorsque, plus tard, avec Guattari, ils critiquent la psychanalyse, c'est encore au nom de la logique. Œdipe, c'est d'abord un paralogisme, une faute contre la logique du désir. L'extrême importance de Guattari, c'est précisément d'avoir vu que le couplage de l'in-

conscient et du capitalisme répond à une logique autre que celle de Freud et du marxisme orthodoxe. *L'Anti-Œdipe* aurait pu s'appeler « Logique du désir » comme, plus tard, *Mille plateaux* aurait pu s'appeler « Logique des multiplicités ».

Mais logique ne veut pas dire rationnel. On dirait même que, pour Deleuze, plus c'est irrationnel, plus c'est logique. C'est comme les personnages de Dostoïevski : ils

■ David Lapoujade

ne peuvent avancer aucune raison, mais ils obéissent pourtant à une logique impérieuse. Comme l'a montré Zourabichvili, irrationnel n'est pas chez Deleuze synonyme d'illlogique, au contraire. C'est pourquoi, du début à la fin, les seules logiques qui l'intéressent sont celles qui échappent à toute raison, logique du masochisme, logique de Lewis Carroll, logique des processus schizoanalytiques et de la production capitaliste, ou encore logique de certains philosophes qui,

sous couvert de raison, ont inventé des logiques fort peu rationnelles (Hume, Bergson, Spinoza ou même Leibniz). Cela constituerait un deuxième trait distinctif : une profonde perversion au cœur même de la philosophie.

En logicien impitoyable, Deleuze est donc indifférent à la description des vécus (des plus originaux aux plus ordinaires). A ses yeux, les philosophies de l'originale et de l'ordinaire sont encore trop tendres, trop sentimentales. Seule compte la logique, mais parce qu'elle a une manière de se confondre, par-delà les vécus, avec les puissances mêmes de la vie. D'où un vitalisme rigoureux qui traverse toute son œuvre. Ce n'est pas que la vie insuffle à la logique un vent d'irrationalité qui, sinon, lui fait défaut ; c'est plutôt que les puissances de la vie créent sans cesse des logiques qui nous soumettent à leur irrationalité. »

★ Philosophe, maître de conférences à Paris-1.

« Essentiellement un voyant »

« **JE** ne suis pas un « deleuzien ». Amicalement, il me l'avait écrit, me plaçant parmi ceux qui étaient, toutefois, avec lui, sur le terrain d'une entente « hospitalière ». Sa pensée, je l'ai adoptée surtout à partir de *L'Anti-Œdipe* qui appartient tout autant à Guattari, et de *Mille plateaux*, que, d'ailleurs, je n'ai pénétré que peu à peu.

Ce que cela m'a apporté, ce que j'ai appris à penser, avec eux, c'est d'abord et avant tout le désir, les « politiques du désir », la manière de conceptualiser, de concevoir ensemble et philosophiquement, des choses, sexe et production, qu'on abandonnait à l'époque, au marxisme et à la psychanalyse. Voilà leur grand apport. Ensuite, mes lectures m'ont fait entrer dans toute l'œuvre, dont le mode de penser, au premier abord déroutant, a exigé une sorte de conversion.

Les écrits de Deleuze m'ont fait voir, sinon comme lui, du moins avec lui. Car il fut essentiellement un voyant. Il l'a écrit de Foucault, mais c'est aussi, peut-être surtout,

lui qui le fut, avec sa manière de dépasser les timidités, voire les banalités descriptives, du cadre phénoménologique où je me mouvais.

■ René Schérer

Ses visions, sa manière d'intégrer toute une philosophie de la Nature, dépassant théorie de la connaissance et ontologie, ce remplacement d'une « vérité-démonstration »

par une « vérité-événement », une « vérité-foudre », pour employer des expressions de Michel Foucault, cela convenait davantage à ma sensibilité philosophique. Je l'ai trouvé chez lui, grâce à lui.

L'audace d'inventer, de « penser par soi-même, d'écrire en son propre nom ». »

★ Philosophe, professeur émérite à Paris-VIII.

Alice et les naufragés de la Raison

La pensée deleuzienne s'est construite dans un perpétuel dialogue avec la littérature, qui renseigne sans cesse la philosophie sur ses insuffisances et ses silences

L'œuvre philosophique de Deleuze est non seulement accompagnée d'analyses de créations littéraires et artistiques, mais parfois même directement consacrée à des romanciers. Quel rôle la figure de l'artiste – écrivain, cinéaste ou peintre – a joué dans la constitution de celle du philosophe ? Question qui vaut parallèlement pour Michel Foucault ou Roland Barthes. Mais le *Proust et les signes* de Deleuze et le *Kafka* de Deleuze-Guattari, uniques longues « monographies » strictement littéraires, indiquent la spécificité de la position du philosophe par rapport à la littérature. Cette dernière n'est pas face à lui, comme pouvaient être face à Foucault et à Barthes les livres de Flaubert, Raymond Roussel, Michelet ou Balzac, dont étaient minutieusement démontés et remontés les langages : elle est avec lui. Deleuze dialogue avec la littérature, dont il ne traduit ni n'interprète les codes dans un autre code qui serait le sien : il lui emprunte des armes dont la philosophie vient à manquer.

LACUNE FONDAMENTALE

Proust, Artaud, Lewis Carroll, Melville, Kafka, quand ils visitent les essais de Deleuze, sont présents parce qu'ils ont avec les mots et avec le monde un rapport dont la philosophie ne dispose pas elle-même. Quand Alice apparaît dans *Logique du sens*, ce n'est évidemment pas comme une fantaisie de littérature enfantine, venue égarer

la rigueur froide de la discursivité conceptuelle, mais pour laisser entendre une voix qui renseigne la philosophie sur ses insuffisances et ses silences.

La suite de l'œuvre de Deleuze, notamment ses textes sur le cinéma, confirmera l'importance de sa réflexion sur les métamorphoses

de Michel Tournier comme un roman de la perversion, Deleuze écoute, dans la littérature, un son que ni la philosophie ni la psychanalyse ne rendront jamais seules.

Sade, Masoch ou même Whitman sont également lus selon ce système de dialogue, venant combler une lacune fondamentale de la

une langue majeure ou l'ait été, un usage mineur. Etre dans sa propre langue comme un étranger. » Y a-t-il définition plus pertinente de la situation d'un écrivain ?

« L'ŒIL DU PROPHÈTE »

Bien qu'il ait peu écrit sur ses contemporains immédiats (il ne remonte guère qu'à Michaux, Artaud, Céline, Joyce, James, Beckett, Virginia Woolf, Sarraute, Fitzgerald et les deux Lawrence, T. E. et D. H.), il a pointé ce que chaque écrivain qu'il rencontrait avait de novateur : d'Hélène Cixous (à propos de *Neutre*), l'invitation à une lecture accélérée, qui rend son véritable mouvement aux associations d'idées et aux mutations de niveaux de langage.

Sur le *Bartleby* de Melville, Deleuze écrivait : « Le romancier a l'œil du prophète, non le regard du psychologue », reprochant aux romans anglais et français dominants les conventions de rationalisation. Les romanciers, répond Deleuze, sont des « naufragés de la raison », ils s'y raccrochent, et « tentent en vain d'en reformer l'intégrité, parce qu'ils ont tant vu et que ce qu'ils ont vu les a frappés pour toujours ». Ou encore, dans un très bel entretien (repris dans *Pourparlers*) : « Le style a besoin de beaucoup de silence et de travail pour faire un tourbillon sur place, puis s'élanche comme une allumette que les enfants suivent dans l'eau du caniveau. »

René de Ceccatty

DELEUZE ET L'ART

Avec son essai *Deleuze et l'art*, Anne Sauvagnargues inaugure une nouvelle collection, qu'elle dirige (avec Fabienne Brugère) aux PUF, « Lignes d'art ». En revisitant l'ensemble de l'œuvre de Deleuze, où l'art – de Fromanger à Bacon et à l'histoire du cinéma – et la littérature – Sacher-Masoch, Kafka, Proust, Artaud, Tournier, Klossowski pour ne citer qu'eux – occupent une place centrale, l'auteur dégage « les orientations et les enjeux de l'art en serrant exactement les tensions de cette pensée en devenir ». Anne Sauvagnargues apporte des réponses éclairantes et offre des repères autour de la définition de la sémiotique, selon quatre axes : création de la pensée (artistique ou conceptuelle), vitalisme (transformation des formes), « doctrine de l'effet matériel » et « genèse sensible de la pensée ».

★ *Deleuze et l'art*, PUF « Lignes d'art », 278 p., 29 €.

d'Alice, comme expression du devenir, temporalité que privilégie sa perception des films. Alice ne cesse de devenir, puisqu'elle grandit et rapetisse, rencontre la Reine blanche qui vit le futur avant le présent et ne se souvient donc que de l'avenir, entend chanter les louanges de la confiture qui n'est qu'au passé ou au futur, mais jamais au présent. De même, lorsqu'il lit *Vendredi ou les limbes du Pacifique*

philosophie. De son *Kafka*, cosigné avec Guattari, on a souvent retenu son principe de lecture : « Il n'y a de grand, et de révolutionnaire, que le mineur. Hair toute littérature de maîtres. Fascination de Kafka pour les serviteurs et les employés (même chose chez Proust pour les serviteurs, pour leur langage). Mais ce qui est intéressant encore, c'est la possibilité de faire de sa propre langue, à supposer qu'elle soit unique, qu'elle soit

Un cri philosophique

PORTRAIT ORATOIRE DE GILLES DELEUZE AUX YEUX JAUNES, de Claude Jaeglé, PUF « Perspectives critiques », 96 p., 10 €.

Fermer les yeux. Se mettre à disposition. S'offrir intégralement à la ruée prédatrice du concept. Se livrer, corps et âme, à la parole philosophique, pour jouir de sa fougueuse souveraineté. Car il n'y a rien de moins « égalitaire » qu'un coup de foudre doctrinal, rien de moins « démocratique » que la rencontre avec la créature inspirante et sidérante, qui advient pour donner de la voix.

Oreille tendue et paupières closes, Claude Jaeglé s'y risque. Et s'expose à l'intonation deleuzienne comme on va au-devant d'un animal rugissant : « C'est la voix de Deleuze, maintenant. Je n'en crois pas mes oreilles. On dirait la vengeance du Vrai jetant son masque de pondération et fondant sur vous comme un tigre... », écrit-il dans un essai tendre et exaltant, où se trouve expérimentée, page après page,

la « nature fauve » du cri philosophique.

Vertiges du saisissement, bonheur de la soumission : au début de ses séminaires, le professeur Deleuze a beau inviter l'auditoire à participer, à l'interrompre... dans les faits, seul prévaut « l'impitoyable monologue » d'une bête logicienne qui dicte le sens en distribuant ses coups de griffes à la meute stupéfiée des disciples. Plutôt qu'un dialogue policé entre maître et élèves, voici l'avènement d'une « agressivité capitale ». En lieu et place d'un échange à visée pédagogique, donc, le jaillissement de cette vocalisation raisonnée et arbitraire : « Il suffit d'entendre le ton obligeant et désinvolte avec lequel Deleuze traite ses interlocuteurs pour deviner l'envers indifférent de son attention. A ses yeux, les objections sont vaines et les discussions inutiles. (...) C'est le moment de souffrir les conditions d'émergence d'un concept, et non de le comprendre », note Jaeglé.

Comparant la gestuelle féline de Deleuze à la présence proliférante

d'un Michel Foucault, lequel se démultiplie jusqu'à se métamorphoser en « hydre oratoire » (voire même, à lui tout seul, en « bande incontrôlable de chimpanzés jubilateurs, érudits et pugnaces »), l'auteur tente de cerner le dispositif et la « donne perceptive » de la prise de parole deleuzienne.

TRACE SONORE

Aux images lissées du fameux *Abécédaire (1)* – « Rien. Le visage que je vois sur l'écran télévisé ne me dit rien. Je ne le reconnais pas. Il semble en déphasage avec la densité minutieuse qu'entretenait la voix » –, Jaeglé préfère d'emblée la trace purement sonore des séminaires de Vincennes (2), là où demeurent inscrits l'élan et l'excès primordiaux de l'exclamation conceptuelle : « L'archive sonore est inégalable, bien plus essentielle que l'archive visuelle ou audiovisuelle. Le public entend dans l'enregistrement sonore le grognement, les rumeurs d'une pensée approchante, le climat de tâtonnement, de recherche, et la charge d'agression cla-

mant la manifestation d'un principe de raison ».

Tigre spectral et « philosophe aux yeux jaunes », Gilles Deleuze apparaît ici comme l'homme-orchestre d'une « tragi-comédie » intellectuelle dont les divers registres sont chaleureusement salués : l'Espègle (au « timbre nasalisé, vif, malicieux, proche de celui de Gérard Philipe » dans *Till*), le clown Grock (dont l'éternel « Pourquooâ ? » relance la réflexion à l'infini), ou encore le Moribond, qui revient sans cesse ventriloquer Deleuze pour permettre aux grandes figures déchues (« Hegel-plein-d'escarres, saint-Thomas-nécrosé ») de prendre leur revanche contre ce nouveau maître à la diction si dangereusement hégémonique.

Jean Birnbaum

(1) : *L'Abécédaire de Gilles Deleuze* (avec Claire Parnet, 3 DVD, Editions Montparnasse).

(2) : *Spinoza : immortalité et éternité et Leibniz : âme et damnation* (2 coffrets de 2 CD, Gallimard « A voix haute »).

« L'inanité des frontières »

« L'AMITIÉ avec Gilles Deleuze, longue de quarante ans, a été une aventure affective aussi cruciale pour moi que celles vécues avec Breton, Duchamp ou Guattari. L'éclairage de ces « phares » – au sens où l'entendait Baudelaire – m'a permis, et me permet encore, d'affronter l'opacité de la nuit universelle. La mort de Gilles n'a pas interrompu nos échanges, bien au contraire. Le « montraie Artaud »

que je viens de réaliser, avec Dominique Paini, au Museum Kunst Palast de Düsseldorf et qui s'ouvrira en décembre au Paviglione d'Arte Contemporaneo de Milan, m'a été directement inspiré par les travaux innovants de Deleuze sur la schizme langagière comme « voyance artistique ». Chez lui, la peinture est omniprésente, et pas seulement celle des artistes de « l'éclairage mental » comme le Caravage, Tintoret ou Duchamp. La « perception hallucinatoire » des poètes-philosophes – Nietzsche, Artaud, Luca – et la poésie sonore la plus contemporaine sont partout à l'œuvre dans sa théorie du langage. Le cinéma expérimental, en revanche, est absent.

A mes yeux, Deleuze est le penseur transversal par excellence, non seulement parce qu'il a démontré l'inanité, l'inconsistance des frontières entre les arts en les faisant se « travailler » mutuellement, mais aussi en prouvant comment et pourquoi la philosophie avait partie liée avec la peinture, la poé-

sie, le cinéma. L'influence déjà considérable de la pensée deleuzienne s'approfondira et s'amplifiera bien au-delà du cinéma actuel sur lequel l'impact de ses deux ouvrages théoriques est déjà très visible.

Parmi les nombreux souvenirs vivants et agissants que j'ai de Gilles, il y a un voyage que nous

■ Jean-Jacques Lebel

avons fait, Guattari, lui et moi, en 1975, aux Etats-Unis. Je les ai emmenés écouter Ginsberg, Dylan et la *Rolling Thunder Review* à Lowell, dans le Massachusetts, ville natale de Kerouac. Chassé-croisé inénarrable ! Puis, la Californie. Gilles et Felix n'ont pas cessé de travailler durant tout le vol de nuit, sans dormir. Mille Plateaux était ébloui en chantier. En roulant sur la corniche, entre San Francisco et Los Angeles, nous avons fait halte à Big Sur pour visiter la maison et la bibliothèque de Henry Miller et, tout près de là, pour

nous reposer dans la petite cabane construite par Ferlinghetti à Bixby Canyon, où Kerouac – auquel Gilles attachait une grande importance – avait écrit deux de ses livres. Convivence extrême et connexion émue, en ce lieu, de plusieurs univers. Sentant que Gilles avait besoin de tranquillité pour y réfléchir, Felix et moi nous sommes éloignés. Gilles est parti sur la plage en solitaire.

De temps en temps, il levait la tête, attiré par les mouvements virevoltants des goélands. Puis, il s'est assis en tailleur face à l'océan, pour méditer. Je l'ai photographié de loin. En rentrant à Paris, j'ai fait développer les photos et me suis aperçu qu'un des oiseaux qu'il avait observé l'avait suivi pour l'observer en retour, avait tourné autour de lui et s'était immobilisé un instant à quelques centimètres au-dessus de son crâne, les ailes déployées. Comme dans un tableau de Tintoret. »

★ Artiste, écrivain et collectionneur

ZOOM



■ DELEUZE ET LA PSYCHANALYSE,

de Monique David-Ménard. Pour l'auteur, philosophe et psychanalyste, *L'Anti-Œdipe* (1972) a dissimulé, derrière une attaque violente contre une certaine idée (et pratique) de la psychanalyse, le rapport complexe et fécond que Deleuze entretint, depuis sa *Présentation de Sacher-Masoch* (1967), avec la théorie freudienne. Face à la pensée du négatif et au « dogmatisme » du manque sur lesquels s'appuie la psychanalyse, notamment dans sa version lacanienne, Deleuze, en philosophe, oppose une « pensée des différences affirmatives de la vie » qui refuse d'« enfermer les individus dans le miroir aux alouettes d'une vérité de leurs souffrances ». Monique David-Ménard, avec une grande clarté d'exposition, dans une approche à la fois « captivée » et « distante », met en relation, d'une manière dynamique, les grandes intuitions de la pensée de Deleuze – sur la différence, l'infini, les « synthèses disjonctives » ou les devenirs – avec la psychanalyse. En conclusion, l'auteur tente de définir ce que devrait être un « site philosophique de la psychanalyse ». P. K. PUF, 186 p., 22 €.

■ DELEUZE ÉPARS, Approches et portraits.

Textes recueillis par André Bernold et Richard Pinhas. Dans ce beau volume, illustré de quatorze portraits photographiques et d'un tableau de Hantai, quinze auteurs – disciples, collègues, amis... – évoquent leur relation avec le philosophe. Une bibliographie et le facsimilé d'un texte inédit de Deleuze complètent l'ensemble. P. K. Hermann, 248 p., 35 €. Signalons également *Deleuze. Un album*, préfaces de Dominique Paini et Hubert Damisch (Editions du Centre Pompidou, 19,90 €).

■ GILLES DELEUZE. Héritage philosophique,

sous la direction d'Alain Beaulieu. Six études font le point sur divers aspects de l'apport philosophique de la pensée deleuzienne et les mutations qu'elle a opérées. Les auteurs abordent notamment le rapport de Deleuze aux stoïciens (Alain Beaulieu), ses liens au politique, à l'esthétique, au cinéma. Un article de Stéfan Leclercq, responsable du Fonds documentaire Gilles Deleuze, fait utilement le point sur les travaux suscités par l'œuvre. R.-P. D. PUF, « Débats philosophiques », 176 p., 12 €.

■ GILLES DELEUZE, L'ÉPREUVE DU TEMPS, d'Yann Laporte.

Une lecture originale de l'ensemble de l'œuvre de Deleuze à partir de la question du temps : dans quelle mesure la multiplicité suppose-t-elle une dynamique temporelle spécifique ? L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 184 p., 16 €.

■ RÉÉDITIONS.

Parmi les rééditions de textes de Gilles Deleuze, signalons *Qu'est-ce que la philosophie ?* (éd. de Minuit, 206 p., 8,50 €). On réédite d'autre part, de Jean-Clet Martin, *La Philosophie de Gilles Deleuze* (Payot, « Petite Bibliothèque », 364 p., 9,50 €), ainsi que le numéro historique de la revue *L'Arc* consacré à Deleuze, dirigé par Catherine Clément (Editions Inculce, « L'Arc/Inculce », 250 p., 10,50 €).

ÉCRIVAINS

débutants ou confirmés

Les Editions Amalthée recherchent des manuscrits inédits

Envoyez-nous vos écrits :
2, rue Crucy
44005 Nantes Cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78

Attaqué pour sa liberté de parole par les islamistes et les militaires, l'auteur de « Neige » est au centre d'une violente polémique en Turquie

Orhan Pamuk, une conscience turque

Au dehors, Paris rayonne dans la chaleur de cet automne estival. Au-dedans, l'écrivain turc Orhan Pamuk, de passage pour la présentation de son dernier roman traduit en français, *Neige*, frissonne. Dans son monde intérieur, l'imagination surpasse la réalité. Après les formules de politesse propres aux voyageurs – Paris, la beauté, la Seine –, il se transporte au cœur de l'hiver anatolien, là où la neige tombe infiniment, suspendant le temps, les espoirs, les attentes.

Concentré sur la blancheur, Orhan Pamuk parle. Comme sur la page, il y inscrit l'histoire de Kars, une ville réelle, située aux confins orientaux de la Turquie, voisine de l'Arménie. Cet homme d'Istanbul porte son rôle d'écrivain à succès avec sérieux. Conscient d'appartenir à un autre monde, il a enquêté en détail sur cette région délaissée avant d'écrire. « Pendant trois ans, j'ai fait de nombreux séjours à Kars. J'allais de maison en maison, je parlais avec les gens et j'enregistrais ces rencontres au magnétophone. A la fin, j'étais déprimé par cette tristesse suffocante. Heureusement, il y avait la beauté de la neige. »

Neige, dit-il, est son premier et son dernier roman politique. Ses autres romans sont plutôt de brillantes fresques, situées dans

l'histoire ottomane et turque, où le thème de la rencontre entre Orient et Occident revient en leitmotiv. Sous le contexte historique perce volontiers une actualité marquée par les tensions entre la Turquie et l'Europe. Mais *Neige* plonge directement dans la Turquie d'aujourd'hui : « J'ai voulu sortir ce que j'avais dans les tripes à propos de l'islam politique. »

« Quand on essaie de réprimer les souvenirs, il y a toujours quelque chose qui revient. Je suis ce qui revient »

« Au début des années 1990, la Turquie vivait sous un régime politique militaire violent, et le manque de liberté était flagrant. La situation s'est améliorée peu à peu, mais les partis islamiques ont commencé à se développer. Le pouvoir a utilisé les extrémistes islamistes dans sa lutte contre les Kurdes : pendant un temps, il les a aidés et peut-être même armés. L'opinion laïque, à laquelle

j'appartiens, a craint de voir triompher un régime à l'iranienne. Finalement, les islamistes radicaux ne recueillent même pas 1 % des voix aux élections. L'autre ligne islamiste, qui s'est démarquée des fondamentalistes, a pris le pouvoir et mène les réformes nécessaires pour pouvoir entrer dans l'Union européenne. » Pour autant, Orhan Pamuk veut comprendre : « Qu'est-ce que cet islam ? Pourquoi y a-t-il tant de ressentiment et de colère à l'égard de l'Occident ? »

Alors il part d'un fait divers réel, une série de suicides de jeunes femmes, à Tatvan, petite ville de l'extrême Est, située au bord du lac de Van. Il déplace l'affaire – Kars et invente le personnage de Ka, un poète d'Istanbul exilé en Allemagne, venu enquêter sur ce phénomène. Ka absorbe, comme une éponge, toute la détresse de la ville : pauvreté, désarroi des jeunes, contrôle des citoyens par les services secrets. Il rencontre tous les courants politiques locaux – laïques, militaires, marxistes, islamistes, nationalistes kurdes et turcs. A travers Ka, double transparent de l'auteur, Orhan Pamuk donne ainsi une voix à chacune de ces composantes de la vie politique turque.

« J'ai tenu à respecter tous les personnages. Je ne voulais pas faire un roman engagé, à la manière des auteurs des années 1970, qui assé-



naient leurs certitudes sur le bien et le mal. Mes modèles littéraires étaient du côté de Proust et de Nabokov, plutôt que de Zola et de Sartre. » Une certaine ironie filtre malgré tout lorsque Ka relate les interminables discours flamboyants des militants de tout bord ou les intrigues amoureuses qui sous-tendent les engagements politiques. Les personnages féminins sont épargnés, et la compassion est réelle envers les jeunes filles écrasées sous le poids des lois familiales. Un sous-préfet déclare en toute bonhomie : « Il est sûr que la cause de ces suicides réside dans cet extrême malheur de nos filles ; mais si le malheur était une vraie cause de suicide, la moitié des femmes en Turquie se seraient suicidées. »

Dans le conflit entre islamistes et ultralaïques, qui occupe le devant de la scène politique en Turquie, les femmes, selon Pamuk, sont les premières victimes.

Paru à Istanbul en 2002, le livre a connu un accueil mitigé. « Les islamistes se sont dit : qui est ce bourgeois pro-américain qui parle de nous ? Mais ils ont apprécié qu'on fasse l'effort de chercher à les comprendre. Il y a eu beaucoup de colère aussi chez les laïques proches de l'armée : le livre dénonce les mauvais traitements que les forces militaires imposent à leur propre peuple. » De plus, en Turquie comme ailleurs, note Orhan Pamuk, « les lecteurs sont surtout des lectrices, et elles n'éprouvent aucune compassion envers les islamistes ».

La politique n'est pas un bon sujet, déplore le romancier : « Dans mon pays, parler de politique signifie parler de pauvreté et d'oppression. La politique est un bon sujet seulement s'il y a de la confiance dans l'avenir. Or l'économie est en plein boom, la monnaie est solide, des réformes importantes ont été accomplies pour l'entrée dans l'Union européenne. Mais ma société reste scandaleusement inégalitaire. »

Intellectuel engagé, Orhan Pamuk a souvent défendu le droit à débattre de la cause kurde ou des massacres commis à l'encontre des Arméniens. Il a aussi été l'un des premiers écrivains d'un pays musulman à protester contre la fatwa frappant Salman Rushdie. « Quand on essaie de réprimer les souvenirs, il y a toujours quelque chose qui revient. Je suis ce qui revient », a-t-il déclaré à propos du silence imposé sur la question arménienne.

Sa liberté de parole lui vaut actuellement un procès pour ses déclarations au journal suisse

Istanbul une importante conférence d'historiens indépendants consacrée au génocide arménien (*Le Monde* du 27 septembre).

Mais Orhan Pamuk est désormais sous la menace d'un deuxième procès. Une association de juristes nationalistes a porté plainte contre des propos publiés par le journal allemand *Die Welt*. Il y affirme que l'armée turque « nuit parfois au développement de la démocratie ».

Sur son agenda des prochains mois, l'écrivain a aussi plusieurs publications et traductions. Il termine un roman situé dans sa ville

BIOGRAPHIE

Né en 1952 dans une famille intellectuelle et francophile d'Istanbul, Orhan Pamuk a été élève au Robert College, le lycée américain de la ville. Après des études d'architecture et de journalisme, il se consacre entièrement à l'écriture. Salué dès ses premiers romans parus dans les années 1980, *Le Château blanc*, *Le Livre noir*, il s'impose par sa liberté d'écriture. Il puise dans l'histoire de la Turquie et de l'Empire ottoman, dans les mythologies soufies comme dans les classiques persans, et les associe avec des thèmes et des styles contemporains. *Mon nom est Rouge*, roman situé dans le milieu des peintres de cour au XVI^e siècle, revêt l'aspect d'une intrigue policière pour aborder l'histoire du conflit entre la miniature islamique traditionnelle et la peinture vénitienne, avec la découverte de la perspective.

Les huit romans d'Orhan Pamuk, qui sont des best-sellers en Turquie, ont été traduits dans plus de vingt langues. *Neige*, son dernier roman paru en français, traduit du turc par Jean-François Pérouse, est publié, comme les précédents, chez Gallimard (488 p., 22,50 €).

Tagesanzeiger, en février : « Un million d'Arméniens et 30 000 Kurdes ont été tués sur ces terres, mais presque personne n'ose en parler. » Le mot de génocide n'a pas été prononcé, mais la phrase a déclenché la colère des milieux nationalistes. L'auteur sera jugé le 16 décembre pour « insulte délibérée à l'identité turque ».

A Paris, il préfère insister sur les évolutions récentes. Un pas important a été franchi en septembre : pour la première fois, s'est tenue à

d'Istanbul et dans un milieu qui lui est familier. L'intrigue se passe dans la grande bourgeoisie, de 1975 à aujourd'hui. « On assiste à l'émergence d'une classe dirigeante non occidentale dans des pays comme la Chine, l'Inde, l'Iran. Comment se représente-t-elle ? Quel est son rapport avec le modèle occidental ? Je parlerai de la virginité, des mariages et de la politique sexuelle cachée qui sous-tend ces nouveaux comportements. »

Catherine Bédarida

Le plan Fields

Suite de la première page

La correction étant, comme il l'affirme hautement, la norme dans sa famille, W. C. Fields prend donc soin tout d'abord de se présenter. Aussi, dès les premières pages du livre, confesse-t-il que le précepte qui a guidé sa vie est : « Ne donne jamais une seconde chance à une poire », et qu'il n'entend en aucune manière révolutionner le gouvernement : « Le bon vieux système des pots-de-*vin* était assez bon pour mon père et sera encore satisfaisant pour moi. » Au diable l'hypocrisie !

Il expose ensuite à ses électeurs ses idées sur le mariage, lui qui, au cinéma, fut le chantre des misères matrimoniales et collectionna les épouses acariâtres qu'il couvrait de mots doux grandiloquents (« *Mon petit canoë des montagnes* » ou « *Mon petit nénuphar* »).

Sur les bébés ensuite : il affirme qu'il leur consacra beaucoup d'attention, au motif qu'ils sont l'avenir du pays. Mais peut-on oublier tel

dialogue de film où, à la question : « N'aimez-vous pas les enfants ? », il répondait avec aplomb : « Quand ils sont cuits à point ? »

Il explique également comment il a fait de lui-même une « merveille physique », édicte quelques règles de savoir-vivre très personnelles, donne des conseils pour gruger le fisc (tout en affirmant que le rôle d'un président est de pressurer le contribuable jusqu'au dernier centime) et livre son plan Fields pour vaincre le grand problème de l'Amérique contemporaine, la frustration.

L'ensemble, truffé d'anecdotes et de digressions surréalistes, de métaphores flamboyantes (« un nommé Bela Nyiregyhazi qui en savait plus sur le goulasch qu'un phoque doit en savoir sur la natation »), d'apartés intentionnellement oiseux, de saynètes et d'exposés amphigouriques, s'avère, d'une drôlerie irrésistible. Tout en étant d'une grande fidélité au type de personnage que campait Fields sur les écrans et à ce que Robert Benayoun, son meilleur exégète, appelait la « sauvagerie de ses attitudes sociales ».

Dans ce pamphlet sarcastique de

W. C. Fields s'affirme un humoriste de première grandeur, usant de tous les outils à sa disposition, du non-sens au calembour distancé, de la formule qui fait mouche (« *Mon cousin Haverstraw a épousé une femme tatouée pour le seul amour de l'art* ») à la logorrhée tourneboulante. Cela n'étonnera nullement tous ceux qui savent la part qu'il prit dans le scénario de nombre de ses films, le soin qu'il apportait à la conception de ses gags.

Le meilleur de l'ouvrage est le chapitre IV, « Fields, un homme aux résolutions fermes ». Le « *chevalier Bill* », y dévoile sa longue expérience dans l'art de faire, et surtout de défaire, les résolutions de Nouvel An. « Ce que je peux réaliser dans ce domaine, je suis également capable de l'accomplir dans les résolutions d'une campagne électorale », déclare-t-il sans ambages, en précisant qu'il s'est laissé beaucoup de liberté en matière de dérive légale.

Ce chapitre est également le plus utile : c'est, en effet, un parfait antidote aux flots de promesses qui nous attendent.

Jacques Baudou